

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

A travers l'Allemagne

Un officier suisse raconte les impressions qu'il a recueillies au cours d'un récent voyage en Allemagne :

Venant de Suisse par Schaffhouse, Singen, Stuttgart, ce n'est qu'à Stuttgart que j'ai l'impression d'être dans un pays en guerre.

Le perron de la gare est encombré de soldats de toutes armes. Les uns sont en tenue de campagne complète : bottes de marche jaunes ou noires, capote grise, buffleterie jaune ou noire, sac en peau jaune très grand, bourré d'effets ; sur le sac couverture et toile de tente roulées ; le fusil suspendu autour du cou. Tout cet équipement est neuf. Les hommes sont âgés de trente-cinq à quarante ans certainement. On voit aussi près d'eux deux lieutenants d'artillerie. L'un a des tulipes et des narcisses attachés autour de la boule de son casque ; ces fleurs, peu militaires, ballottent de droite et de gauche et contrastent avec la mine de l'officier qui a l'air de vouloir, à lui seul, avaler tous les ennemis de l'Allemagne. Ses « cuirs » sont en mauvais état.

Une bande de soldats, sortant des lazarets, rejoignent leur corps dans les tenues les plus disparates. Beaucoup semblent avoir fêté plus que de raison leur retour à la santé. Grande animation, du reste, dans toute la gare. Les officiers sont peu ou ne sont pas salués. Seuls, quelques sous-officiers supérieurs prennent encore la position devant eux.

Tout ce monde s'engouffre dans le train pour Berlin et bientôt il n'y a plus une place libre.

**

L'arrivée à Berlin se fait comme à l'ordinaire, sauf qu'il y a moins de monde qu'en temps normal. Berlin a son aspect habituel : cafés-restaurants, théâtres remplis, mais beaucoup de soldats et de blessés. Ces derniers se promènent en grandes bandes ; ils n'ont généralement pas l'air gravement atteints. Beaucoup paraissent souffrir de rhumatismes ; quelques-uns même marchent si gauchement qu'on dirait qu'ils exagèrent. De nombreux capitaines et lieutenants blessés ont l'air d'avoir au moins cinquante ans.

Les croix de fer abondent. Le quart des gradés la porte ; on ne la remarque plus. Beaucoup d'autos gris-fer avec des projecteurs et des mitrailleuses. Quelquefois ces autos militaires transportent des dames élégantes ; cela a l'air un peu déplacé.

Je suis retourné dans un cinéma où j'avais été avant la guerre et dont la clientèle se composait surtout de soldats. Un film montrant l'empereur avait alors été accueilli par des hourras et des applaudissements frénétiques. Cette fois, des vues de l'empereur sur le front ont été examinées dans le silence le plus complet ; l'apparition de l'ar-

chiduc d'Autriche a même été accueillie par des remarques et des ricanements ironiques.

En continuant mon voyage vers le nord, je me suis trouvé avec un sous-lieutenant de réserve, âgé au moins de quarante-cinq ans, lourd, aux cheveux gris. D'après ses récits, j'apprends que les recrues allemandes restent trois mois au dépôt avant de partir pour le front, qu'on leur enseigne uniquement le tir et l'instruction individuelle ; pas d'école de section, ni de compagnie ; pas non plus de service en campagne ni d'avant-postes.

Entre Stralsund et Sassnitz, a lieu la visite des bagages, extrêmement sévère. Je ne sais pas très bien ce que l'on recherche, mais on met toutes les malles sens dessous dessus.

Une dame, Allemande pourtant, dans les effets de qui l'on a trouvé une jumelle de théâtre et une lampe électrique de poche, se les voit confisquer.

Les journaux du matin que nous avions achetés à Berlin publiaient un compte rendu officiel des combats en Champagne, établissant que, du 16 février au 9 mars, deux divisions rhénanes avaient repoussé les attaques continues de quatre ou cinq corps français dont les pertes s'étaient élevées à 45,000 hommes. Cette nouvelle fut accueillie dans le plus grand calme. En voyant la gare et le village de Sassnitz pavés, tous les voyageurs croient qu'on y a la nouvelle d'une autre victoire allemande ; on baisse les portières, on interpelle les employés et les gens qui sont sur le quai. La déception est grande lorsqu'on apprend que c'est simplement le communiqué des journaux qui a déchaîné un pareil enthousiasme...

Le Ministre de la guerre aux armées

Le ministre de la guerre s'est rendu aux armées dans les journées de dimanche et lundi.

Dimanche, M. Millerand est allé sur un point du front jusqu'aux tranchées de première ligne.

Le ministre a passé toute la journée de lundi au milieu des troupes qui ont remporté les succès de ces derniers jours.

Il s'est rendu dans plusieurs postes de commandement et a exprimé aux officiers généraux toute sa satisfaction.

M. Millerand est rentré à Paris dans la soirée.

DÉCORATIONS BELGES

Le roi des Belges a décerné le grand cordon de l'ordre de Léopold à M. Millerand, ministre de la guerre ; à lord Kitchener, ministre de la guerre en Angleterre, ainsi qu'au général Foch et au maréchal French.

Une Lettre de M. Poincaré

L'Echo des tranchées, le spirituel organe du 17^e territorial, que dirige le poilu Paul Reboux, avait demandé au Président de la République un mot d'encouragement pour ses lecteurs.

Il publie dans son dernier numéro l'éloquente réponse de M. Raymond Poincaré, dont nous détachons ce passage :

Chaque fois que je me retrouve parmi vous, votre héroïsme me paraît plus grand par tout ce qu'il contient de spontané, de libre, de joyeux. L'horrible guerre dont la France a vainement tenté d'écartier le fléau, et que l'ennemi a déchaînée avec une prémeditation criminelle, vous l'avez acceptée résolument et vous la soutenez aujourd'hui avec un si généreux entrain que vous la forcez à produire, malgré tout, des effets salutaires. Sur les ruines qu'elle accumule et sur les tombes qu'elle creuse, vous faites fleurir les plus belles vertus de notre race.

Vous élèvez et purifiez l'âme du pays.

De la mer du Nord aux plaines d'Alsace, vous n'avez plus, tous tant que vous êtes, qu'une idée et une volonté : l'idée du devoir et la volonté de vaincre.

Je vous ai vus dans les dunes de Nieuport, sur le sol crayeux de la Champagne, sous les futaies de l'Oise et dans les taillis de l'Argonne ; je vous ai vus, en hiver, dans l'humidité des terres flamandes ou dans la neige des Vosges ; vous m'êtes partout apparus avec la même fierlè au front et le même sourire aux lèvres. Il y a, parmi vous, des riches et des pauvres, des ouvriers et des paysans, des bourgeois et des hommes du peuple, des fonctionnaires et des artistes, des écrivains et des commerçants, et cette infinité de professions, de goûts et d'habitudes se perd dans la splendide unité de votre patriotisme.

Tous nos soldats partageront, en lisant cette lettre du chef de l'Etat, l'émotion éprouvée par leurs camarades du 17^e territorial.

Remerciements du général Joffre

Le général Joffre vient d'adresser au président de la société des auteurs et compositeurs dramatiques la lettre suivante :

Au grand quartier général, 14 mai.

Monsieur le président,

Je vous prie de remercier la société des auteurs et compositeurs dramatiques du télégramme que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer en son nom.

La victoire incontestable que la vaillance de nos soldats nous donnera permettra à la France d'assurer, dans une atmosphère de liberté, la conservation et le développement de son glorieux patrimoine artistique et littéraire.

Veuillez agréer, etc.

J. JOFFRE.

Faits de guerre

DU 14 AU 18 MAI

En Belgique, au nord d'Ypres, nous n'avons pas cessé d'exercer sur l'ennemi une forte pression. Dans la journée du 15 mai, nos troupes ont enlevé plusieurs tranchées en avant de Hetsas et se sont emparées de la partie du village de Steenstraete située à l'ouest du canal de l'Yser. Dans la nuit du 15 au 16, elles ont repoussé trois contre-attaques dont la dernière, faite à l'aube, a été particulièrement violente, contre Steenstraete et ses environs. Une quatrième contre-attaque dans l'après-midi du 16 n'a pas eu plus de succès; nos troupes ont conservé toutes les positions conquises le 15 et ainsi consolidé un gain dont les efforts désespérés de l'ennemi soulignaient l'importance. Dans la soirée, nous avons enlevé près de Hetsas une maison fortement organisée, dépassé sur la rive Est du canal la ligne de défense allemande et fait échouer complètement une contre-attaque. Menacé par cette série d'actions heureuses d'un enveloppement complet, l'ennemi a profité de la nuit du 16 au 17 pour évacuer les positions qu'il occupait encore à l'ouest du canal de l'Yser. Nous avons maintenu toutes nos positions à l'est de cette ligne d'eau et nous les avons consolidées pendant la journée du 17. Pendant la nuit du 17 au 18, l'ennemi a tenté une attaque particulièrement violente après bombardement par le canon et les lance-bombes; il a été repoussé.

Depuis le 14 mai, l'ennemi a subi dans cette région des pertes très importantes; en particulier il a laissé plus de 2,000 morts sur le terrain à l'ouest du canal, conquis par nous le 16 et le 17. Nous avons fait plusieurs centaines de prisonniers dont plusieurs officiers; nous avons pris 13 mitrailleuses, 1 lance-bombe, beaucoup de fusils et de matériel.

Les troupes britanniques ont opéré avec succès dans la région au nord de la Bassée. Dans la nuit du 15 au 16, elles ont enlevé plusieurs tranchées entre Richebourg-l'Avoué et la Quinque-Rue. Dans la journée du 16, elles ont poursuivi leur avance par la prise d'un kilomètre de tranchées au sud-ouest de Richebourg et de 1,500 mètres au nord-est de Festubert; de cette seconde attaque elles ont continué à progresser dans la direction de la Quinque-Rue et gagné 1,500 mètres en profondeur sur 600 mètres de front. Dans la nuit du 16 au 17 elles ont repoussé de très fortes contre-attaques. Dans la journée du 17, elles ont enlevé de nouvelles tranchées. Nos alliés ont infligé à l'ennemi des pertes sévères; un groupe de 700 Allemands, qui manifestait l'intention de se rendre, pris entre le feu des mitrailleuses anglaises et celui de leur propre artillerie, a été entièrement exterminé sous ce feu croisé. Nos alliés ont, en outre, fait un millier de prisonniers et capturé beaucoup de mitrailleuses.

Au nord d'Arras, notre offensive a continué, bien que l'état du terrain détrempé par la pluie et de fréquentes brumes aient rendu les opérations difficiles. Le 14 mai, au sud-ouest d'Angres, nous avons attaqué à cheval sur la route d'Aix-Noulette à Souchez, enlevé au nord de cette route une forte tranchée d'un kilomètre de long, au sud de cette même route un bois très fortement organisé, et, en arrière de ce bois, une tranchée de deuxième ligne. Sur ce terrain nous avons trouvé plus de 400 cadavres allemands. Plus au Sud, nous avons poursuivi le nettoyage des pentes Est et Sud de

Notre-Dame-de-Lorette; à Neuville-Saint-Vaast, nous avons enlevé de nouvelles maisons.

Dans la nuit du 14 au 15, une lutte très violente s'est engagée entre nos batteries et celles de l'ennemi; nous n'en avons pas moins gagné 500 mètres dans la direction de la sucerie de Souchez, qu'à la fin de la journée nos attaques ont débordé par le Nord; en même temps nous avons repoussé une contre-attaque sur les pentes Sud de Notre-Dame-de-Lorette. Le 15, également, nous avons pris d'assaut plusieurs groupes de maisons situées dans la partie Nord de Neuville-Saint-Vaast.

Dans la nuit du 15 au 16, le combat a continué avec acharnement sur les pentes de Notre-Dame-de-Lorette, où à coups de grenades nous avons fait quelques progrès, et à Neuville-Saint-Vaast, où l'ennemi a fait de vains efforts pour nous reprendre les maisons déjà conquises par nous à l'intérieur du village, et les tranchées dont nous nous sommes emparés à l'extérieur.

Dans la journée du 16, nous avons poursuivi les actions destinées à consolider notre nouveau front; notamment nous avons gagné 200 mètres sur l'éperon qui descend du plateau de Notre-Dame-de-Lorette vers la sucerie de Souchez et nous avons enlevé de nouvelles maisons à Neuville-Saint-Vaast. Nous avons fait exploser un ballon captif à l'est de Vimy; une de nos escadrilles a bombardé la gare de Soissons. Dans la nuit du 16 au 17, sous une pluie battante, et en dépit d'un violent bombardement, nous avons infligé à l'ennemi un échec sanglant au cours de quatre contre-attaques dirigées par lui sur les pentes de Notre-Dame-de-Lorette, où la lutte a continué très vive pendant la journée du 17. Dans la nuit du 17 au 18, nous avons arrêté net par notre feu deux contre-attaques sur la route d'Aix-Noulette à Souchez. Nous avons enlevé un groupe de maisons près du cimetière d'Ablain.

Entre la Pilitza et le cours supérieur de la Vistule, les colonnes ennemis ont suivi nos troupes qui passaient à un nouveau front. Près de Gheinei, nous avons, par des contre-attaques soudaines, infligé des pertes graves aux avant-gardes ennemis.

Dans la région entre Wierzbnik et Opatow, ainsi qu'au sud de cette dernière localité, nos troupes, par des attaques impétueuses, ont rejeté, le 16 mai, les têtes de colonnes ennemis sur une distance de plus de 10 verstes en profondeur.

Dans la région du San, violent feu d'artillerie depuis l'embouchure du Wislok jusqu'à Przemysl.

Dans les régions de Stryi et de Delina, l'adversaire s'est livré à des attaques sans résultat contre le front récemment occupé par nous et a essayé de grandes pertes.

Sur ce point, nous avons fait encore plusieurs centaines de prisonniers.

Dans la région située entre le Dniester et le Pruth nos progrès ont continué.

Nous avons enlevé de haute lutte Nadvorna, et après avoir repoussé toutes les attaques des Autrichiens, nous avons fait passer nos avant-gardes sur la rive droite du Pruth.

LA GUERRE AU CAMEROUN

La colonne du colonel Mayer, marchant sur Jaunde, actuellement siège du gouvernement de la colonie allemande du Cameroun, et qui avait réussi à franchir la Ngwe, malgré une vive résistance de l'ennemi, ainsi que nous l'avons fait connaître, a continué son mouvement en avant et vient de s'emparer de la position fortifiée de Esseka, située à 100 kilomètres environ de Edea, et où se trouvait un poste de T. S. F.

Nos pertes sont très légères (2 tirailleurs tués); celles des Allemands, au contraire, sont sévères.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

La responsabilité des accidents agricoles — La Chambre a voté mardi, par 378 voix contre 24, l'ensemble du projet de loi étendant aux exploitations agricoles la législation sur les accidents du travail.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Pages militaires.

Autour de Palestro

Le 30 mai 1859, le 3^e zouaves, placé alors sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, avait eu cette magnifique affaire qui restera parmi les plus glorieux titres de notre infanterie. Ce fut seulement à la fin de la journée que je pus contempler des lieux désormais célèbres dans notre histoire militaire, ce champ où les zouaves commencèrent leur course héroïque sous les boulets autrichiens, à une si grande distance des pièces dont ils allaient éteindre le feu, cette rivière encaissée et profonde où ils se jetèrent à la nage, ce talus glissant où s'imprimèrent leurs mains, ce pont dont ils gravirent les parapets et où s'agita cette mêlée qui rappelle les combats des vieux âges.

Cette ligne, mise en construction vers la fin de l'année 1910, se détache de la ligne de Dijon à Pontarlier à la gare de Frasne. Elle traverse une partie très pittoresque du Jura français, touche aux deux jolis lacs de Remoray et de Saint-Point, pénètre dans le massif du Mont-d'Or par un souterrain d'une longueur de 6,099 mètres et aboutit à la gare de Vallorbe où elle rejoint la ligne de Pontarlier à Lausanne. Le point culminant de la voie n'atteint que 896 mètres au lieu de 1012.

La rectification de Frasne-Vallorbe raccourcit de 17 kilomètres la voie internationale Paris-Simplon-Milan. On gagne une heure à peu près sur le trajet Paris-Lausanne.

A Vallorbe, après la visite détaillée des installations, M. Sembat et les délégués français et suisses se sont réunis au buffet de la gare.

Le comte de Salisburi ayant laissé tomber la jarretière bleue de sa jambe gauche, le roi s'empessa de la ramasser et de la lui rendre. Les courtisans qui assistaient à la scène souriaient d'une façon railleuse et assez blessante pour la comtesse. « Honni soit qui mal y pense », dit le roi, en ajoutant que les railleurs seraient très heureux d'obtenir pareil ruban, et il fonda l'ordre de la Jarretière, qui fut placé sous l'église de saint Georges.

Henri VIII en réforma les statuts en 1522. Outre les souverains, l'ordre comprend vingt-cinq chevaliers appartenant à la haute noblesse britannique.

La fête de Jeanne d'Arc. — Les Parisiens ont célébré dimanche 16 mai la fête de Jeanne d'Arc, en portant des gerbes et des bouquets aux statues de l'héroïne.

La manifestation principale a eu lieu, comme toujours, à la statue dorée de la place des Pyramides.

Les « Vitriers ». — D'où vient le nom de « vitriers » dont on a baptisé nos chasseurs?

Le 23 février 1848, lorsque les commerçants des rues du Cygne, du Cloître-Saint-Jacques, Saint-Denis, Saint-Martin, ayant appris que le banquet de la Réforme n'aurait pas lieu, s'avisaient d'élever des barricades, on fit venir de Vincennes, au pas de course, les petits chasseurs d'Orléans, qui furent reçus par des coups d'éclatant et sacré comme le premier ruban d'un légionnaire.

Le maréchal Canrobert visitait, avec le roi de Sardaigne, le village de Palestro. Nous étions derrière une pièce placée dans la direction de Robbio, qui, de temps en temps, envoyait quelques projectiles à longue portée sur la route qu'elle dominait.

Dans cette même rue de Palestro, à l'heure où je me reporte maintenant, une autre vision m'attendait, dont je voudrais rendre l'éblouissement rapide. J'aperçus une pièce

de canon qui roulaient sur le pavé et que ne trainait pourtant aucun attelage. Elle était poussée par ceux qui venaient de la conquérir.

A la droite de cette pièce, dont sa main

couvrait la lumière, marchait un zouave aux traits sérieux et réguliers, décoré au front non point d'une cicatrice, mais d'une blessure toute fraîche, toute béante, d'un rouge éclatant et sacré comme le premier ruban d'un légionnaire.

Ces chasseurs d'Orléans se mirent à commander: « Ouvrez les portes! Fermez les croisées! »

Les habitants qui n'obéissaient pas à cet ordre étaient sûrs qu'il ne resterait pas un seul carreau à leurs fenêtres.

Le 25, le peuple était victorieux, les chasseurs d'Orléans reprirent le chemin de Vincennes. On leur criait: « Voilà les vitriers qui passent! » Dès ce moment, chaque fois qu'on rencontrait un de ces petits soldats, on s'amusaient à dire: « Au vitrier! Au vitrier! » Les journaux s'emparèrent du mot. C'était fini. Les chasseurs d'Orléans, devenus les chasseurs de Vincennes, étaient baptisés.

Et nos « vitriers » n'ont jamais craint la casse.

Le recrutement chez les Gaulois.

Pour les expéditions extérieures, un chef d'une bravoure notable et d'une habileté éprouvée recrutait, avec un engagement facultatif, des guerriers de bonne volonté. Pour les guerres intérieures ou défensives, on opérait par levées en masse. Les réfractaires étaient punis de la perte du nez ou d'une oreille, ou d'un œil, etc. Si le saint général se trouvait dans mon esprit avec une neteté que m'explique l'émotion dont ils étaient remplis en ce moment, chaque fois qu'on rencontrait un de ces petits soldats, on s'amusaient à dire: « Au vitrier! Au vitrier! » Les journaux s'emparèrent du mot. C'était fini. Les chasseurs d'Orléans, devenus les chasseurs de Vincennes, étaient baptisés.

Un autre lui fit remarquer que l'endroit était très dangereux.

« Pas pour moi, je suis si petite! » dit la reine en riant.

Un soldat prit alors un sac, le posa sur la pente de la tranchée. La reine s'y assit et se mit à distribuer du chocolat et des cigarettes, riant des propos des troupes.

A ce moment, un officier survint et, reconnaissant la souveraine, s'écria: « Oh! la reine! »

Tous les soldats se levèrent comme mis par un ressort et prirent la position du « Garde à vous », tandis que la reine, après leur avoir souhaité bonne chance, quittait la tranchée.

Sur le sac qui lui servit de siège les hommes ont peint cette inscription: « La place de repos de la reine. »

— Je ne le vendrais pas pour des milliers de francs! a déclaré le « poïfu » belge auquel il appartient.

A l'Institut. — A la dernière séance de l'Académie des sciences morales et politiques, M. Jacques Flach, dans une étude magistrale intitulée: « Des affinités françaises de l'Alsace avant son retour à la France sous Louis XIV », a établi que la francisation de l'Alsace, à cette époque, consista surtout à laisser se développer un fond commun de sentiments, d'aspirations et d'instincts.

Les jeunes sous-lieutenants de la promotion de la Grande Revanche (admissibles de 1914), qui n'ont pas reçu la lettre que la société leur a adressée, sont invités à la réclamer à la même adresse.

L'Alsace, sous des dehors germaniques, était

en harmonie intellectuelle et morale avec la France. Jamais elle n'avait perdu le souvenir de l'époque où elle faisait partie de la Gaule en deçà du Rhin, qui la séparait des Germains; jamais elle n'avait oublié l'usurpation qui l'avait détachée de la patrie gauloise.

3

Le 30 mai 1859, le 3^e zouaves, placé alors sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, avait eu cette magnifique affaire qui restera parmi les plus glorieux titres de notre infanterie. Ce fut seulement à la fin de la journée que je pus contempler des lieux désormais célèbres dans notre histoire militaire, ce champ où les zouaves commencèrent leur course héroïque sous les boulets autrichiens, à une si grande distance des pièces dont ils allaient éteindre le feu, cette rivière encaissée et profonde où ils se jetèrent à la nage, ce talus glissant où s'imprimèrent leurs mains, ce pont dont ils gravirent les parapets et où s'agita cette mêlée qui rappelle les combats des vieux âges.

Cette ligne, mise en construction vers la fin de l'année 1910, se détache de la ligne de Dijon à Pontarlier à la gare de Frasne. Elle traverse une partie très pittoresque du Jura français, touche aux deux jolis lacs de Remoray et de Saint-Point, pénètre dans le massif du Mont-d'Or par un souterrain d'une longueur de 6,099 mètres et aboutit à la gare de Vallorbe où elle rejoint la ligne de Pontarlier à Lausanne.

Le point culminant de la voie n'atteint que 896 mètres au lieu de 1012.

La rectification de Frasne-Vallorbe raccourcit de 17 kilomètres la voie internationale Paris-Simplon-Milan. On gagne une heure à peu près sur le trajet Paris-Lausanne.

A Vallorbe, après la visite détaillée des installations, M. Sembat et les délégués français et suisses se sont réunis au buffet de la gare.

Le comte de Salisburi ayant laissé tomber la jarretière bleue de sa jambe gauche, le roi s'empessa de la ramasser et de la lui rendre.

Les courtisans qui assistaient à la scène souriaient d'une façon railleuse et assez blessante pour la comtesse.

« Honni soit qui mal y pense », dit le roi, en ajoutant que les railleurs seraient très heureux d'obtenir pareil ruban, et il fonda l'ordre de la Jarretière, qui fut placé sous l'église de saint Georges.

Henri VIII en réforma les statuts en 1522.

Outre les souverains, l'ordre comprend vingt-cinq chevaliers appartenant à la haute noblesse britannique.

La manifestation principale a eu lieu, comme toujours, à la statue dorée de la place des Pyramides.

Le 16 mai 1859, le 3^e zouaves, placé alors sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, avait eu cette magnifique affaire qui restera parmi les plus glorieux titres de notre infanterie. Ce fut seulement à la fin de la journée que je pus contempler des lieux désormais célèbres dans notre histoire militaire, ce champ où les zouaves commencèrent leur course héroïque sous les boulets autrichiens, à une si grande distance des pièces dont ils allaient éteindre le feu, cette rivière encaissée et profonde où ils se jetèrent à la nage, ce talus glissant où s'imprimèrent leurs mains, ce pont dont ils gravirent les parapets et où s'agita cette mêlée qui rappelle les combats des vieux âges.

Le 30 mai 1859, le 3^e zouaves, placé alors sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, avait eu cette magnifique affaire qui restera parmi les plus glorieux titres de notre infanterie. Ce fut seulement à la fin de la journée que je pus contempler des lieux désormais célèbres dans notre histoire militaire, ce champ où les zouaves commencèrent leur course héroïque sous les boulets autrichiens, à une si grande distance des pièces dont ils allaient éteindre le feu, cette rivière encaissée et profonde où ils se jetèrent à la nage, ce talus glissant où s'imprimèrent leurs mains, ce pont dont ils gravirent les parapets et où s'agita cette mêlée qui rappelle les combats des vieux âges.

Le 30 mai 1859, le 3^e zouaves, placé alors sous les ordres du roi Victor-Emmanuel, avait eu cette magnifique affaire qui restera parmi les plus glorieux titres de notre infanterie. Ce fut seulement à la fin de la journée que

surément cette gravure comme un modèle de bon goût, mais cette image constate le seul fait dont je veuille m'occuper en ce moment : l'union qui, sur le champ de bataille de Palestro, s'établit entre le roi de Sardaigne et le régiment français placé sous ses ordres.

Un tel souverain et de tels soldats étaient destinés à se plaire ; la séduction eut lieu de part et d'autre : elle fut prompte et vive, comme l'action même dont elle naquit ; aussi l'empereur répondit-il au vœu des zouaves en décidant que les canons conquis par eux, dans la journée du 3 mai, seraient offerts au roi de Sardaigne.

Un des officiers supérieurs qui avaient le plus contribué à la victoire de Palestro et le chef de l'état-major de l'artillerie du 3^e corps furent chargés d'accomplir la décision impériale. Le maréchal Canrobert me confia l'agréable mission de faire connaître cette volonté à celui qu'elle intéressait.

Je montai à cheval une après-dînée pour me rendre au quartier général du roi. J'avais fait quelques pas à peine, dans la grande rue de Palestro, quand des acclamations m'aprirent que ma course était arrivée à son but. Le prince que j'allais trouver chevauchait, au milieu de son état-major, entre les groupes nombreux de promeneurs militaires dont le village était alors encombré.

Cette rencontre ne me surprit point, je puis même dire que je l'attendais, car près d'une armée piémontaise, n'importe en quel sens on pousse son cheval, on est sûr de se trouver devant le roi. J'exécutai les ordres du maréchal Canrobert et j'exprimai de mon mieux au roi, qui m'encourageait du reste par un bon et loyal sourire, les sentiments que j'avais recueillis sur son compte dans les rangs les plus obscurs de notre armée.

PAUL DE MOLÈNES.
(Les Commentaires d'un soldat.)

LEUR THÉORIE

Ce qu'il nous faut, c'est Dünkirchen (Dunkerque) avec les Flandres flamandes, Lille avec les Flandres wallonnes, le Luxembourg français, et le franco-comté bourguignon de Münzberg (Montbéliard), et quelques petites colonies d'outre-mer.

FRANZ VON LÖHER.

Le Ministre saxon et les ménagères

Nous avons publié, d'autres journaux aussi, des extraits de nombreuses lettres trouvées sur des soldats allemands. Ces lettres leur avaient été adressées par leurs femmes, des villes ou des campagnes de toutes les provinces de l'empire, et elles montrent nettement que la vie est devenue difficile de l'autre côté du Rhin.

Les autorités se sont émues, et le ministre de l'intérieur du royaume de Saxe, pour sa part, a fait répandre dans la presse l'avis suivant :

Des parents de soldats allemands tombés en captivité décrivent dans leurs lettres en termes très exagérés la gêne partielle qui peut exister en Allemagne aujourd'hui et vont jusqu'à affirmer que les pommes de terre manquent bientôt et que la viande fait défaut. De tels agissements sont presque une trahison, puisque la presse ennemie recopie ces lettres et y voit une preuve de l'embarras économique du pays. De pareils écrits contribuent donc dans une certaine mesure à prolonger la guerre.

La Chambre italienne se réunira jeudi et entendra les déclarations du gouvernement concernant la dénonciation par l'Italie de la Triple-Alliance.

Les ménagères saxonnes pourront répondre à M. le ministre qu'elles savent tout aussi bien que lui et même mieux, sans doute, combien se vendent actuellement la livre de bœuf, les salades et les courges.

La Situation en Italie

Le cabinet Salandra, démissionnaire, est maintenu dans ses fonctions par le roi.

Un événement inattendu est venu accroître l'émotion patriotique qui agite toute la péninsule. Le 13 mai, le cabinet Salandra, « estimant qu'au sujet de la direction du gouvernement dans la politique internationale, il n'avait pas l'assentiment unanime des partis constitutionnels que la gravité de la situation demande », présentait sa démission au roi.

La nouvelle de cette démission causa dans toute l'Italie la plus vive effervescence. A Rome, et dans toutes les grandes villes de l'Italie, plusieurs milliers d'interventionnistes parcoururent les rues aux cris de : « A bas l'Autriche ! A bas l'Allemagne ! »

Rome fut occupée militairement et la troupe dut garder la maison du prince de Bülow, ainsi que celles de tous les Austro-Allemands.

Le roi a consulté un certain nombre de personnes politiques mandés à Rome en vue de la solution de la crise.

L'avis unanime a été que, seul, le maintien du cabinet Salandra répondait aux nécessités du moment.

M. Salandra a été, alors, de nouveau appelé. Le roi lui a confirmé sa résolution de ne pas accepter sa démission, non plus que celle de ses collaborateurs. Et M. Salandra a déclaré que ses collègues et lui déferont au désir du chef de l'Etat.

C'était l'avortement de la manœuvre tentée par les partisans du maintien de la neutralité de l'Italie.

Cette nouvelle, aussitôt propagée, provoqua dans la ville une explosion d'enthousiasme indicible. Les drapeaux apparaissaient à toutes les fenêtres et la foule parcourait les rues en acclamant le roi, M. Salandra et la guerre.

Depuis lors, les manifestations ne cessent de se produire. Citons, parmi les plus émouvantes, celle qui a eu lieu dans la journée du jeudi. Un cortège composé de 20 000 personnes, ou toutes les classes de la population étaient représentées, s'est rendu à deux heures au palais Farnèse, siège de l'ambassade de France. M. Barrère a dû paraître au balcon et il a été accueilli aux cris de : « Vive la France ! Vive l'Italie ! »

Ces manifestations ont eu leur répétition à Trieste où la foule, en majeure partie composée de femmes du peuple, se rendit sur la place principale en criant : « Mort à l'empereur ! » et brûla un drapeau jaune et noir avec l'effigie de François-Joseph. Les gendarmes et les soldats firent une charge, blessant ou tuant de nombreux manifestants.

Ajoutons que les préparatifs militaires italiens ont continué régulièrement, malgré la crise ministérielle.

Dans les gares importantes, partent sans cesse vers la frontière autrichienne des trains chargés de soldats et de matériel. De nombreux détachements sont dirigés sur Vérone, où a lieu la concentration des troupes destinées à garnir la frontière du Tyrol.

Ténèbres. On entend un vague frottement sur la nappe. Quand il refit clair, Abbas pacha constata que la montre n'était pas revenue, ... et que son bel étui à cigarettes en or, cadeau de la reine Victoria, avait également disparu !

Les Troubles du Portugal

Un mouvement insurrectionnel fomenté par M. Alfonso Costa, chef du parti démocrate, avec le concours de la flotte, et dirigé contre le cabinet Pimenta, s'est produit à Lisbonne et sur plusieurs points du territoire portugais.

Le 15 mai, le croiseur *Adamastor* a bombardé Lisbonne. Un groupe de 200 civils ont donné l'assaut à la caserne d'Alcantara dans laquelle ils ont pénétré en criant : « Vive la République ! Des combats ont eu lieu entre les soldats, partisans des démocrates, et les troupes restées fidèles au gouvernement. Les morts et les blessés seraient assez nombreux.

Finalemment, les meneurs obtinrent le résultat qu'ils cherchaient. Le Président de la République, M. de Arriaga, a remplacé le ministère par un cabinet démocrate présidé par M. João Chagas, récemment ministre plénipotentiaire à Paris. Un armistice conclu entre les partis a mis fin aux hostilités.

M. Chagas, venant d'Ortigao pour prendre possession de la présidence du conseil, a été l'objet d'un attentat de la part de M. Jean Freitas, sénateur.

On annonce, à la dernière heure, que l'état de M. Chagas est assez satisfaisant, et que la tranquillité est rétablie dans tout le Portugal.

EN ZIG-ZAG

Le grand père du glorieux souverain de la Belgique était, comme son petit-fils, un roi démocrate, et tout se passait un peu à la papie dans son entourage.

Un jour qu'il sortait de son palais de Laeken par une des portes de service, ce qui lui arrivait souvent, il aperçut la sentinelle qui mangeait goulûment une de ces grosses tartines bien beurrées dont sont si friands nos amis les Belges.

L'homme avait une bonne tête naïve, et le roi, paternellement, l'interpella, lui demandant d'où il était. Après avoir satisfait la curiosité royale, le soldat demanda :

— Et vous, Mocheu, qui est-ce que vous êtes ? Militaire, probable ? Sans doute capitaine ?

— Mieux que cela. — Colonel, possible ? — Encore mieux. — Général pour sûr ? — Toujours mieux.

— Alors, tu es le roi, sais-tu ; eh bien, tente une fois ma tartine, pour que je te présente les armes !

Un officier boche annonce à un paysan des environs de Dixmude, qu'il va arriver un million d'Allemands, pour mettre une fin rapide et définitive à l'écrasement des alliés.

Le cultivateur répond :

— Oh ! Dieu ! où allons-nous encore enterrer tout ça ?

Le Boche n'a pas compris, paraît-il.

Abbas pacha, l'ancien khédive d'Egypte, donnait un grand dîner, et, devant lui, avait placé une superbe montre, cadeau de l'empereur d'Allemagne. Soudain, l'électricité manqua. Ce fut, pendant quelques minutes, l'obscurité absolue. Quand la lumière reparut, la montre n'était plus là.

Mes bons amis, dit Abbas pacha, de la plus suave voix diplomatique, on va encore une fois éteindre, et je suis sûr que la personne qui a pris ma montre — sans doute pour regarder quelle heure il est — la remettra sur la table.

Ténèbres. On entend un vague frottement sur la nappe. Quand il refit clair, Abbas pacha constata que la montre n'était pas revenue, ... et que son bel étui à cigarettes en or, cadeau de la reine Victoria, avait également disparu !

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la nuit des 16 et 17 mai, un zeppelin a volé au-dessus de Ramsgate, station balnéaire anglaise au nord du Pas de Calais. Il a jeté une quarantaine de bombes ; un des principaux hôtels a été presque détruit et deux ou trois personnes ont été blessées.

Le zeppelin est apparu au-dessus du port de Douvres, mais il a été éloigné par les canons.

Le dirigeable ennemi se serait approché jusqu'à Rochester (comté de Kent), à 53 kilomètres de Londres.

Avant d'atteindre l'Angleterre, le dirigeable avait survolé la côte française. Venant de la mer, il a passé au-dessus de Calais vers minuit. Il a lancé plusieurs bombes qui ont tué deux enfants, blessé quelques personnes et fait des dégâts matériels peu importants. Après quoi il s'est éloigné par le front de mer.

Il y a quelques jours, un zeppelin retournant à Bruxelles après un voyage vers l'Ouest, fut attaqué à huit heures du soir, par des aéroplanes alliés. Certaines dépêches disent qu'il était au nombre de 27.

Le zeppelin s'est défendu au moyen de ses mitrailleuses et a essayé de prendre de l'altitude.

Mais les aéroplanes manœuvrèrent rapidement et avec habileté. En moins de quinze minutes, ils avaient désarçonné le dirigeable qui tomba entre Bruxelles et Gand après plusieurs explosions.

Deux aéroplanes alliés auraient été abattus par les balles allemandes et les pilotes tués.

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

Chansons militaires.

LE PETIT HOMME

— Air : *Il était un p'tit homme.*

Il était un p'tit homme
Tout habillé de gris,

Carabi,

Qui s'appelait Guillaume,

Guillaume le manchot,

Carabo,

Et très vaguement,

Pas pour bien longtemps,

Empereur allemand.

Il voulut, s'rasant à Berlin,

Changer de patelin.

Prenant des voi's nouvelles,

Connu's seul'ment de lui,

Carabi,

Il passa par Bruxelles,

Pour venir à Paris,

Mon ami,

Et pour se retrouver,

S'mit à déchirer

Quelque chiffon d'papier...

Histoir' de reconnaître son ch'min

S'il reculait l'lend'main.

Il arrive à la porte,

La porte de Paris,

Carabi,

Mais, « le diable l'emporte ! »

Il rencontr' Gallieni,

Maunoury,

D'accord avec Pau,

Joffre et Castelnau,

Qui lui tannent la peau :

La, il reçoit en bon vaincu

De grands coups d'pied dans l'Kluck.

Jugez un peu d'sa peine

Et d'sa colère aussi,

Carabi,

Il s'écrie : « Oh qu'ça m'gène

D'avoir le bras si p'tit,

Mon ami,

Je n'peux pas m'gratter

Ni me soulager

Où ils viennent de taper ;

Mein Gott m'a joué un sal' tour

En m'faisant l'bras si court. »

N'ayant pu fair' la fête

Dans not'r Paris joli,

Carabi,

Guillaum' tourna la tête

Du côté d'Varsovi',

Mon ami,

Mais l'kronprinz narquois

Lui dit : « Dans c'tendroit,

On n'mang' que son r'pas froid.

J'crois qu'les cousins d'Petrograd

Nous en f.... pour not'r grad'.

Lieutenant L.-A. DUTRU,

Sur le front.

LA CUISINE DU TROUPIER

Pommes de terre rissolées.

Eplucher la quantité nécessaire de pommes de terre cuites à l'eau. (On

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Soldat BARATIN, 24^e d'infanterie : a fait preuve de bravoure et de courage en allant en plein jour sous le feu des sentinelles ennemis, dérocher un drapeau de fortune installé par ces dernières sur un caisson.

Soldat GOURCEAUX, 11^e d'infanterie : patrouilleur et travailleur d'élite. Blessé au bras dans les tranchées, n'a pas interrompu son travail et n'a consenti de se laisser panser que sur l'ordre de son capitaine.

Soldat HEUBLANT, 11^e d'infanterie : blessé une première fois, est revenu sur le front comme volontaire. Blessé à nouveau, a fait preuve de la plus grande énergie, exprimant à son capitaine le regret de partir sans avoir pu tuer plus d'ennemis.

Capitaine SEGUIN, 89^e d'infanterie : par l'ascendant pris sur ses hommes et par l'exemple qu'il leur a donné lui-même, a pu, malgré plusieurs attaques, résister sur la position qui lui était confiée, en indignant à l'ennemi des pertes sérieuses.

Lieutenant OGER, 89^e d'infanterie : le 8 janvier, au cours d'un combat, a lancé sa compagnie à la contre-attaque, sur l'ennemi qui s'avancait menaçant. Blessé à la cuisse, n'a pas voulu quitter ses hommes, les encourageant par son exemple. N'a été se faire soigner que lorsque ses forces l'avaient trahi.

Sous-lieutenant KOHLER, 89^e d'infanterie : n'a cessé, pendant toute la campagne, comme chef de section et comme commandant de compagnie de faire preuve de la plus grande énergie. Le 8 janvier, une de ses tranchées était envahie par l'ennemi, a rallié sa section, s'est précipité à la baïonnette sur les Allemands dont il a limité les progrès. A été, dans un corps à corps, blessé grièvement.

Adjudant DUFOUR, 89^e d'infanterie : dans les combats des 8 et 9 janvier, a fait preuve du plus grand courage et du plus grand sang-froid. A été tué le 9, alors qu'il était debout sur une tranchée pour mieux conduire le feu.

Adjudant ROY, 89^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup d'énergie au combat du 8 janvier. Bien que blessé une première fois, n'en a pas moins continué à maintenir ses hommes aux créneaux et à garder le commandement de sa section jusqu'au moment où, blessé une seconde fois à la poitrine, il tomba épuisé.

Sergent PETIT, 89^e d'infanterie : a défendu seul un boyau où s'avancient les Allemands, les a arrêtés en leur indiquant des pertes sérieuses et ne s'est replié que lorsqu'il s'est vu presque entouré. A été tué dans la journée en tirant sur l'ennemi par-dessus le parapet.

Soldat FAYET, 89^e d'infanterie : a sauté seul dans un boyau qu'il avait offert d'aller reconnaître, en a chassé quelques Allemands qui arrivaient pour l'occuper et a été chercher un sergent pour l'y conduire. A été blessé.

Soldat DARRIEUTORT, 34^e d'infanterie : au combat du 8 janvier, a défendu seul un boyau ; à bout de munitions s'est jeté à la baïonnette sur l'ennemi. A ensuite rassemblé quelques hommes et a occupé avec eux un point du terrain extrêmement dangereux, s'y maintenant jusqu'à l'arrivée des renforts.

Soldat ROBERT, 89^e d'infanterie : au cours d'un combat, a été blessé d'une balle au menton, en tirant par-dessus le parapet d'une tranchée. N'a consenti de se laisser panser qu'une fois le combat terminé.

Sous-lieutenant de réserve GREAU, 61^e d'artillerie : a fait preuve de courage en quittant son abri, malgré un feu violent, pour recevoir une transmission par signaux. A été tué.

Cavalier VERROUST, 16^e dragons, télégraphiste d'une division de cavalerie : est sorti de la tranchée en plein jour, sous le feu, pour réparer, dans un terrain complètement découvert, une ligne téléphonique brisée. A été suivi par des obus pendant qu'il recherchait le dérangement et n'est rentré qu'après

avoir vérifié le fil dans toute sa longueur sur un trajet de 1 500 mètres.

Cavalier BAUDUIN, 6^e cuirassiers : très grièvement blessé, en relevant des camarades blessés, n'en a pas moins continué à leur porter secours sous un feu intense.

Maréchal des logis CHOPINEAU, 3^e cuirassiers : déjà cité deux fois à l'ordre de la division, a fait preuve de grand courage et donne le plus bel exemple de bravoure aux cavaliers de son peloton.

Colonel JAGUIN, 58^e d'infanterie : blessé, a conservé le commandement de son régiment. A l'attaque d'un village le 10 septembre, en entraînant brillamment son régiment à la tête des deux dernières compagnies réservées, a reçu une très grave blessure qui a nécessité l'ablation de l'œil.

Caporal DESPESAILLES, 34^e d'infanterie : blessé, a pris le commandement de son régiment. A l'attaque d'un village le 10 septembre, en entraînant brillamment son régiment à la tête des deux dernières compagnies réservées, a reçu une très grave blessure qui a nécessité l'ablation de l'œil.

Capitaine ESQUILAT, 12^e d'infanterie : dans une attaque de nuit, a pris les dispositions les plus judicieuses pour la réussite de cette opération. A maintenu jusqu'au bout sa compagnie sous un feu violent.

Capitaine CLAVERIE, état-major d'une brigade d'infanterie : s'est montré depuis le début de la campagne, un précurseur auxiliaire du commandant. A fait preuve dans son service des plus belles qualités de dévouement, d'intelligence et de bravoure, en particulier au cours du combat du 26 janvier.

Chef de bataillon REYDET DE VULPILLIÈRES, 34^e d'infanterie : a été pendant les combats du 25 janvier, l'âme de son bataillon à qui il a su inspirer par son exemple la plus brillante bravoure et dont il a su obtenir après un terrible bombardement, trois heures de corps à corps et de lutte pied à pied dans les tranchées. Blessé au cours de cette action.

Capitaine LARTIGUE, 34^e d'infanterie : blessé grièvement le 29 août, en conduisant sa compagnie à l'assaut, revenu sur le front aussitôt rétabli a fait preuve d'un très grand courage en résistant dans les tranchées au cours du combat du 25 janvier. A été tué au poste qu'il était chargé de défendre.

Sergent-major COUDERT, 34^e d'infanterie : s'est porté bravement en avant avec sa section pour contre-attaquer une tranchée sous un feu des plus violents. A réussi grâce à son obstination à arriver au pied de la tranchée où il a été grièvement blessé.

Sergent MACOULLARD, 34^e d'infanterie : par sa ténacité et son courage, a su maintenir sa demi-section pendant quinze jours dans la tranchée qu'il avait à défendre malgré les assauts continuels de l'ennemi et un feu intense de grenades à main.

Caporal JOURDY, 31^e d'infanterie : affecté aux convois administratifs, a été envoyé sur sa demande, sur le front où il a eu une très belle attitude. Tué sur la ligne de feu en donnant un bel exemple de sang-froid et de bravoure.

Sergent LAURENT, 18^e d'infanterie : a fait preuve d'un sang-froid au-dessus de tout éloge en maintenant sa section dans une tranchée particulièrement battue par l'artillerie. A été grièvement blessé.

Sergent-major FIMBEL, 18^e d'infanterie : a conduit sa section dans une attaque sous bois avec une vigueur remarquable. A été mortellement blessé.

Lieutenant MELIANIE, 34^e d'infanterie : blessé au début de la campagne, alors qu'il entraînait ses hommes dans une attaque à la baïonnette, était resté à son poste jusqu'à la nuit. Revenu sur le front, sur sa demande, a constamment été un exemple de bravoure et d'attachement au devoir. Tué à son poste par un éclat d'obus.

Capitaine CLAVERIE, 18^e d'infanterie : souffrant encore d'une blessure reçue au cours de la campagne, a maintenu sa compagnie par son exemple personnel, son énergie et son sang-froid, sous un feu d'artillerie particulièrement violent, et a dirigé avec une ténacité remarquable, un combat sous bois contre des forces supérieures.

sez l'ennemi de la tranchée, et se soulevant à répétition : « En avant ! jusqu'à ce qu'une nouvelle balle l'étende raide mort. »

Sergent GENTET, 34^e d'infanterie : blessé en entraînant avec le plus grand courage sa demi-section à l'attaque d'une tranchée. Atteint de trois blessures a dit à son chef de bataillon : « Je reviendrais bientôt, car je ne veux pas quitter ainsi mon bataillon. »

Soldats CASTETS et MARTIARENA, 34^e d'infanterie : se sont barricadés dans un boyau par lequel débouchaient des soldats ennemis, ont laissé approcher ces derniers jusqu'à 6 pas et en ont tué un grand nombre. Bien que sa section ait été relevée, le soldat Martiarena est resté au feu jusqu'au lendemain soir.

Capitaine ESQUILAT, 12^e d'infanterie : dans une attaque de nuit, a pris les dispositions les plus judicieuses pour la réussite de cette opération. A maintenu jusqu'au bout sa compagnie sous un feu violent.

Lieutenant ARRIGHI, 12^e d'infanterie : tombé mortellement blessé en entraînant avec la plus grande bravoure sa compagnie à l'assaut.

Sous-lieutenant GELIN, 12^e d'infanterie : a été grièvement blessé en entraînant avec une grande bravoure ses hommes à l'assaut.

Adjudant DEFFIS, 12^e d'infanterie : a été tué en se lancant avec un courage et une audace remarquables à la tête de ses hommes pour enlever une tranchée ennemie.

Sergent DUBOURG, 12^e d'infanterie : dans une attaque de nuit s'est lancé bravement à la tête de ses hommes ; arrivé le premier dans la tranchée ennemie est tombé mortellement frappé après avoir tué de sa main un officier ennemi.

Caporal TOUJAS, 12^e d'infanterie : dans une attaque de nuit a secondé avec un sang-froid remarquable et avec la plus grande bravoure son chef de section. A été grièvement blessé en entraînant ses hommes.

Soldat COLETTE, 12^e d'infanterie : agent de liaison pendant un combat de nuit, a pris spontanément le commandement d'un groupe de soldats et l'a entraîné à l'assaut avec un entraînement remarquable.

Capitaine CHAUBÈS, 18^e d'infanterie : animé d'un courage et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge. A tenu sa compagnie en main sous un feu d'artillerie des plus intenses et a conduit le combat, à la prise de l'offensive, avec une habileté remarquable.

Lieutenant THOMAS, 18^e d'infanterie : a fait preuve d'un sang-froid et d'une énergie remarquables en maintenant sa compagnie sous un feu d'artillerie intense.

Soldat BALDILLON et BARTHE, 18^e d'infanterie : ont entraîné vigoureusement leur section à l'assaut et lui ont donné un bel exemple de sang-froid et de bravoure.

Sergent LAURENT, 18^e d'infanterie : a fait preuve d'un sang-froid au-dessus de tout éloge en maintenant sa section dans une tranchée particulièrement battue par l'artillerie. A été grièvement blessé.

Sergent-major FIMBEL, 18^e d'infanterie : a conduit sa section dans une attaque sous bois avec une vigueur remarquable. A été mortellement blessé.

Lieutenant MELIANIE, 34^e d'infanterie : blessé au début de la campagne, alors qu'il entraînait ses hommes dans une attaque à la baïonnette, était resté à son poste jusqu'à la nuit. Revenu sur le front, sur sa demande, a constamment été un exemple de bravoure et d'attachement au devoir. Tué à son poste par un éclat d'obus.

Caporal BOULET, 56^e d'infanterie : parti en avant pour occuper une tranchée ennemie, est revenu chercher une partie de la pièce qu'un servant blessé avait abandonnée. A fait preuve au cours du combat de grandes qualités militaires. A été blessé le lendemain.

Soldat MAZUE, 56^e d'infanterie : tué le 8 janvier en entraînant ses hommes à l'assaut de la position ennemie.

Soldat LAFOY, 56^e d'infanterie : a demandé à faire partie du premier échelon qui sauterait dans la tranchée ennemie. A été blessé grièvement au bras, à la cuisse et à la main au cours de l'opération.

Soldat NOLATIER, 56^e d'infanterie : ayant demandé à faire partie du premier échelon qui sauterait, le 8 janvier, dans la tranchée ennemie, et ayant été blessé au front, a continué à combattre malgré sa blessure.

Soldat LAFRANCE, 56^e d'infanterie : s'est proposé, le 8 janvier, pour porter sous le feu, des munitions à la tranchée ennemie conquise, était tué en accomplissant sa mission.

Capitaine d'état-major TESSIER : a, dans maintes circonstances, accompli des reconnaissances très périlleuses. Est resté, le 23 décembre 1914, à un poste d'observation très dangereux exposé à un tir d'artillerie lourde ennemie parfaitement réglé.

Adjudant COUVIDOU, 9^e d'infanterie : debout sur le parapet d'une tranchée conquise, s'est efforcé de diriger l'entrée en ligne de sa section.

Sergent DAYGUES, 9^e d'infanterie : le 20 décembre, a pris la tête de sa compagnie, marchant à l'attaque des positions ennemis ; a sauté un des premiers dans les tranchées

Sous-lieutenant MAZURE, 9^e d'infanterie : commandant provisoirement la 3^e compagnie, a entraîné avec la plus grande bravoure un peloton de sa compagnie. S'est dépassé sans compter pour enlever ses hommes. A été frappé mortellement à leur tête. S'est maintes fois signalé au cours de la campagne par son courage et son dévouement.

Sous-lieutenant GIRARDIN, 9^e d'infanterie : mortellement atteint en entraînant sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie fortement défendue.

Sous-lieutenant DELMAS, 9^e d'infanterie : officier d'un beau courage. Le 30 décembre a pris la tête d'une colonne d'attaque ; est entré le premier dans une tranchée ennemie, s'est battu corps à corps avec les défenseurs, a progressé dans la position ennemie et a trouvé une mort glorieuse en cherchant à s'emparer, avec un groupe, des mitrailleuses qu'il venait d'apercevoir.

Sous-lieutenant LAMERE, 9^e d'infanterie : blessé à la tête au moment où il allait atteindre avec sa section l'ouvrage allemand. Déjà cité à l'ordre de la division pour avoir coopéré avec succès à une contre-attaque le 12 novembre, sur un ouvrage avancé et en avoir chassé l'ennemi qui y avait pris pied.

Sous-lieutenant RIGOUSTE, 9^e d'infanterie : a quitté son emplacement d'observateur dès le signal de l'assaut pour aller reprendre la tête de sa section qui a conduite avec la plus grande bravoure à l'attaque. A trouvé glorieusement la mort en cherchant à s'emparer de mitrailleuses ennemis, le 30 décembre.

Sous-lieutenant LAMERE, 9^e d'infanterie : blessé à la tête au moment où il allait atteindre avec sa section l'ouvrage allemand. Déjà cité à l'ordre de la division pour avoir coopéré avec succès à une contre-attaque le 12 novembre, sur un ouvrage avancé et en avoir chassé l'ennemi qui y avait pris pied.

Sous-lieutenant MELINE, 85^e d'infanterie : ancien combattant de 1870, engagé pour la durée de la guerre, fait preuve d'une activité et d'une bravoure remarquables. A mené un groupe de volontaires jusqu'à proximité d'une tranchée allemande dans laquelle il a fait jeter des grenades. N'a pu occuper cette tranchée, la surprise ayant été évitée sur d'autres points et son effectif ne lui permettant pas de lutter contre un effectif nettement supérieur.

Capitaine BENECH, 9^e d'infanterie : depuis le commencement de la campagne, a montré les plus belles qualités de vaillance et d'énergie. Le 30 décembre, a conduit son bataillon à l'assaut des tranchées sous un feu très violent, est parvenu à s'emparer d'une position notable de l'objectif qui lui était assigné, s'y est maintenu malgré les pertes très importantes subies par son bataillon et a résisté dans la nuit à trois contre-attaques vigoureuses de l'ennemi.

Capitaine FLOTTE, 9^e d'infanterie : avec courage et sang-froid, a conduit sa compagnie au combat de l'ouvrage allemand, fortifié et organisée. A été grièvement blessé (23 décembre).

Sous-lieutenant DE LOBIT, 7^e d'infanterie : son capitaine ayant été blessé, a pris avec vigueur le commandement de sa compagnie qu'il a entraînée avec le plus grand courage à l'assaut des tranchées allemandes, le 23 décembre.

Lieutenant de réserve ROUQUET, 7^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage et d'un entraînement admirables en portant sa compagnie à l'assaut de tranchées ennemis fortement organisées. Est mort en héros en arrivant le premier sur la position ennemie (23 décembre).

Lieutenant de réserve CLOQUEMIN, 7^e d'infanterie : a montré les plus brillantes qualités de sang-froid, de courage et d'ardeur en entraînant

Lieutenant KELLER, 55^e d'artillerie : a reçu deux blessures étant à son poste d'observation. Avant de consentir à se faire soigner, a donné par écrit toutes les indications nécessaires pour la continuation du tir.

Maréchal des logis LARIGAUDIÈRE, 55^e d'artillerie : tombant blessé par un éclat d'obus au moment d'une attaque ennemie, criait à ses hommes : « Ne vous occupez pas de moi ! Tirez tant que vous pourrez ! » A été tué peu à près par un autre projectile.

Lieutenant-colonel OLIVE, 34^e d'infanterie : au cours des combats des 25 et 26 janvier a fait preuve d'une rare énergie. Par son commandement calme, son jugement sûr et son intelligence initiale a organisé la belle résistance du 34^e, qui a brisé l'offensive ennemie.

LE 34^e RÉGIMENT D'INFANTERIE : attaqué, par des forces supérieures en nombre, dont l'action avait été préparée par un bombardement d'une extrême violence, a opposé une résistance héroïque. Après une lutte acharnée où, tous, officiers, sous-officiers et soldats ont fait preuve d'une magnifique bravoure et d'une ténacité remarquable, a réussi à briser l'offensive ennemie.

Capitaine d'état-major BOITEUX : a fait preuve, pendant quatre mois de campagne, d'un dévouement et d'une intrepétidité qui ne se sont jamais démentis, dans l'accomplissement presque quotidien de missions difficiles et périlleuses qui ont mis en valeur ses belles qualités militaires. A été tué dans une tranchée de première ligne au cours d'une reconnaissance, à proximité de l'ennemi.

Lieutenant THIERRY, commandant le détachement de sapeurs cyclistes d'une division de cavalerie : d'un courage et d'un sang-froid remarquables s'est distingué en faisant sauter les réseaux des défenses accessoires de l'ennemi.

Adjudant BRUSCHET, 8^e zouaves de marche : ayant reçu le 28 janvier l'ordre de reconnaître une tranchée ennemie, s'est porté avec une patrouille, malgré un feu violent, sur le parapet de cette tranchée où, à coups de revolver il a tué plusieurs Allemands.

Soldats COPPOLANI, ATLAN, LE BRETTON, 8^e zouaves de marche : se sont portés, le 29 janvier, sur le parapet d'une tranchée ennemie, malgré un feu violent, et ont tué plusieurs Allemands dans cette tranchée.

Soldat MIRA, 8^e zouaves de marche : a donné un bel exemple de sang-froid en se précipitant sur une bombe lancée dans la tranchée et en la jetant hors de l'ouvrage.

Sous-lieutenant MORICHI, 8^e zouaves de marche : a organisé et conduit avec la plus grande énergie l'attaque d'une maison et s'en est emparé. Blessé au cours du combat, a tenu à conserver le commandement de la section.

Soldat MORIN, 8^e zouaves de marche : pendant les journées des 11 et 12 janvier, est monté sur le toit d'une maison démolie, dominant les tranchées allemandes. A tué un officier, un sous-officier et 8 hommes. S'est ensuite porté vers les tranchées allemandes pour y lancer à la main des pétards de mélinite.

Adjudant BOYER, 7^e tirailleurs : a entraîné sa section avec énergie. Son grand calme pendant l'attaque, son attitude exemplaire ont permis à sa section de se maintenir dans un secteur battu par une mitrailleuse et qu'il fallait à tout prix conserver.

Adjudant MONNEREAU, 2^e tirailleurs algériens : a fait preuve de la plus grande bravoure depuis le début de la campagne. Pendant le combat du 28 janvier, est intervenu de la façon la plus efficace, avec sa section pour aider les fractions qui avaient pris pied sur une position ennemie.

LA SECTION DE MITRAILLEUSES DU 3^e BATAILLON DU 6^e TIRAILLEURS ALGERIENS : en butte à un feu violent, a perdu, en quelques instants son chef et douze hommes tombés à leur poste de combat. Les deux derniers survivants, un caporal et un homme, ont fait preuve du plus grand sang-froid en sauvant les pièces et le matériel.

Lieutenant VALLET, 6^e tirailleurs algériens : a enlevé brillamment sa section à l'attaque de tranchées allemandes, les a prises et y a fait des prisonniers. A été grièvement blessé.

Sergeant GOASGUEN, 6^e tirailleurs algériens : s'est porté avec le plus grand courage à l'attaque de tranchées allemandes. Son chef de section étant tombé a pris le commandement et a été lui-même grièvement blessé.

Adjudant COURTIAL, 5^e tirailleurs algériens : blessé, a conservé son commandement et a fait preuve d'une énergie remarquable en restant jusqu'au bout à la tête de sa section.

Lieutenant KUNTZLER, 6^e tirailleurs algériens : commandant sa compagnie, s'est particulièrement distingué en la maintenant pendant huit heures malgré un feu des plus violents sur les positions ennemis.

Lieutenant GUÉRIN, 6^e tirailleurs algériens : commandant sa compagnie à l'attaque des tranchées ennemis, s'est emparé de la position et maintenu pendant huit heures sous un feu des plus violents.

Lieutenant GRESLES, 7^e tirailleurs algériens : a dirigé une reconnaissance très héroïque et très complète de l'objectif d'attaque de sa compagnie en réussissant à pénétrer dans les tranchées allemandes. A conduit le 28 janvier sa section avec vigueur et énergie à l'attaque de ces tranchées dont il a pu s'emparer.

Adjudant-chef VIGNES, 2^e tirailleurs algériens : a fait preuve d'une remarquable énergie en entraînant sa section à l'attaque des tranchées allemandes qu'il a enlevées brillamment et dans lesquelles il s'est établi.

Sergeant MUGNIER, 2^e tirailleurs algériens : son chef de peloton ayant été mis hors de combat, a vigoureusement entraîné sa troupe contre l'ennemi auquel il a fait subir des pertes sérieuses dans un violent corps à corps.

Soldat SPEISSO, 2^e tirailleurs algériens : très grièvement blessé en entrant un des premiers dans une tranchée allemande, est resté sur la position pendant huit heures ne cessant d'encourager ses camarades.

Caporal LECROCQ, 6^e tirailleurs algériens : resté seul avec un tirailleur après la mise hors de combat de sa section de mitrailleuses a continué à tirer et a assuré, avec un remarquable sang-froid, l'évacuation de tout le matériel.

Caporal BAGAGE, 6^e tirailleurs algériens : a fait preuve d'un grand courage en allant, sous les bombes et les grenades chercher, près de la tranchée ennemie le corps d'un officier de sa compagnie tué dans la journée.

Sergeant CHARPENTIER, 6^e tirailleurs algériens : chargé de la construction d'un fortin à 10 mètres de l'ennemi, a fait preuve du plus grand sang-froid dans l'accomplissement de sa mission et a maintenu le calme parmi ses hommes, malgré un feu très violent.

Sergeant-major AUBERT, 30^e d'infanterie : un obus étant tombé dans la tranchée occupée par sa section, blessant ou tuant plusieurs soldats, a fait preuve de sang-froid et d'une grande énergie, maintenant chacun à sa place de combat et assurant l'évacuation des blessés, malgré un violent bombardement.

Sergeant MARTEAU, 31^e d'infanterie : s'est avancé seul en terrain découvert, à proximité de l'ennemi, en vue de déterminer la position exacte occupée par lui. A fait preuve, au cours de cette périlleuse reconnaissance, des plus remarquables qualités de froide lucidité, d'observation et de courage.

Caporal CALBA, brancardier, 46^e d'infanterie : ayant vu son chef de service grièvement blessé, s'est porté à son secours et, privé de tout moyen de transport, a refusé néanmoins de l'abandonner malgré son injonction ; l'a pansé sous le feu de l'ennemi, à ce moment très rapproché, et a réussi au prix de mille difficultés, à l'emporter en parcourant environ 3 kilomètres à travers bois.

Caporal DAUTEL, 13^e d'infanterie : brillant officier, a donné, pendant toute la campagne, l'exemple de la bravoure et de l'énergie. A été frappé mortellement en entraînant ses hommes à une contre-attaque, avec son entraîneur habituel.

Sous-lieutenant ARMAND, 13^e d'infanterie : a attaqué avec la dernière vigueur, avec deux sections, un ennemi supérieur en nombre et, grâce à son sang-froid, à l'habileté de sa manœuvre, à l'esprit offensif qu'il a communiqué à ses soldats, a enlevé la position, l'a organisée et a résisté à toutes les attaques dont elle était l'objet.

Sous-lieutenant BORGNISS-DESBORDES, 13^e d'infanterie : bravoure hors ligne ; au cours d'une contre-attaque sous le feu le plus violent, s'est jeté en avant pour entraîner ses hommes et s'est précipité le premier, l'arme à la main, sur une tranchée allemande où il est tombé.

Sous-lieutenant ESCARRET, 13^e d'infanterie : bravoure et sang-froid dignes de tous les éloges ; au cours d'une contre-attaque, a pris, sous un feu violent, le commandement de sa compagnie dont le chef venait d'être tué. A su, par son exemple, y maintenir l'ordre et la reprendre en main. A été frappé mortellement en la reportant en avant.

Sous-lieutenant YTHIER, 31^e d'infanterie : a résisté victorieusement, pendant quarante-

huit heures, avec la compagnie qu'il commandait, aux violentes attaques d'infanterie et d'artillerie de l'adversaire, très supérieur en nombre, et lui a infligé des pertes considérables. A électrisé sa compagnie par sa bravoure et ses encouragements et a donné à tous un bel exemple de vaillance française.

Médecin aide-major MARSY, 89^e d'infanterie : n'a jamais cessé, tant au cours des combats survenus du fait de bombardements très fréquents, de faire preuve de sang-froid, de calme, d'entrain et de courage.

Adjudant BASTIEN, 31^e d'infanterie : devant l'imminence d'une attaque de flanc, a, en quelques instants et sous le feu de l'ennemi, organisé et aménagé un boyau de communication en tranchée du début et revenu au front, a été tué, le 26 décembre, en entraînant sa section brillamment à l'assaut de retranchements ennemis.

Adjudant-chef TANTON, 54^e d'infanterie : a trouvé la mort, le 26 décembre, en tête de sa section qu'il avait entraînée résolument en avant malgré une fusillade très vive ; avait déjà fait preuve en maintes circonstances de la plus grande vaillance.

Adjudant-chef GALINIER, 67^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué par son admirable courage dans tous les combats ; est tombé glorieusement en entraînant sa section à l'attaque, le 24 septembre.

Sergeant fourrier FORMAN, 67^e d'infanterie : s'est fait héroïquement tuer aux côtés de son lieutenant grièvement blessé, qu'il refusait d'abandonner.

Adjudant MONFILS, 67^e d'infanterie : blessé mortellement le 22 août, n'a cessé d'encourager sa section jusqu'au moment où il perdit connaissance.

Caporal WEHRLE, 9^e génie : chef d'un détachement du génie au moment d'une attaque, s'est élançé en avant sous une fusillade violente, entraînant par son sang-froid et son courage tout son détachement. A été tué d'une balle dans la poitrine.

Soldat SEJOURNE, 67^e d'infanterie : dans une circonstance critique, est venu spontanément se placer devant son capitaine pour lui faire faire un rempart de son corps ; y a trouvé la mort.

Sergeant PROSPERT, 165^e d'infanterie : engagé volontaire à trente-neuf ans, déjà cité pour avoir sauvé la vie de son chef, a exécuté depuis le début de la campagne une série de reconnaissances extrêmement périlleuses, fournitant de précieux renseignements sur l'ennemi. Est tombé frappé mortellement au cours d'une d'elles.

Capitaine BÉCOURT, 26^e chasseurs : a entraîné sa compagnie engagée dès le début de l'action, jusqu'à courte distance de l'ennemi, en face duquel il est tombé atteint de deux balles.

Sous-lieutenant de réserve ODDO, 1^e d'artillerie : observateur depuis plus de deux mois. Calme, hardi et infatigable, y a rendu les plus grands services. Blessé le 23 janvier.

Sous-lieutenant AUTELIN, 10^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage magnifique, en se mettant à la tête de ses hommes pour les entraîner à l'attaque d'une tranchée ennemie ; a été frappé mortellement en pénétrant le premier dans le boyau ennemi et a répondu à ceux qui lui disaient de baisser la tête : « Ce n'est pas digne d'un officier. »

Sergeant DETHY, 10^e d'infanterie : bien que n'était pas désigné pour la colonne de contre-attaque, s'est glissé parmi les assaillants. Est tombé au premier rang mortellement blessé.

Sergeant DROUIN, 10^e d'infanterie : conduisant sa troupe à l'assaut, a été grièvement blessé et a refusé de se laisser ramener en arrière.

Soldat BOCKLORNI, 10^e d'infanterie : n'a pas hésité à se porter sur un terrain découvert et complètement battu pour ramener le corps de son lieutenant blessé mortellement.

Sergeant SALLIOT, 77^e d'infanterie : le 27 janvier s'est porté, seul, en plein jour, et sous les yeux de l'ennemi, à 200 mètres environ de nos tranchées pour enlever un grand drapeau aux couleurs allemandes et un petit drapeau français juxtaposé au premier, que les Allemands avaient planté près de leurs tranchées au cours de la nuit précédente pour symboliser sans doute la suprématie de l'Allemagne sur la France. A rapporté ces emblèmes dans nos lignes, donnant ainsi à tous un bel exemple de sang-froid, de courage et de patriotisme.

Général BARRADE, commandant une brigade d'infanterie : a montré les plus belles qualités d'énergie et de courage en diffé-

N° 98. Supplément au Bulletin des Armées de la République.

CITATIONS

(Suite.)

rents combats et est glorieusement tombé à la tête de sa brigade, le 10 septembre.

Lieutenant de réserve BERNOT, 1^e zouaves : blessé à la nuque par une balle, le 8 février à midi, n'a consenti que quatre heures plus tard et sur l'ordre du lieutenant-colonel commandant le régiment à se rendre au poste de secours où son évacuation a été jugée indispensable. A peine arrivé à l'hôpital, a écrit à son chef de corps pour lui demander de la prévenir si le régiment avait à faire une attaque afin du pouvoir y prendre part. Déjà blessé grièvement le 23 août. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Adjudant BOZON, 22^e d'infanterie : très belle conduite au feu pendant les journées des 14 et 15 septembre. A été blessé à la poitrine par un éclat d'obus.

Caporal MOURET, 72^e d'infanterie : le 19 décembre, ayant été enseveli jusqu'aux épaules dans sa tranchée complètement bouleversée par les bombes, a refusé tout secours tant qu'un homme de son escouade l'ensevelit avec lui ne fut pas dégagé. Malgré la commotion, a continué son service. Tué le lendemain.

Soldat PONTVIANNE, 72^e d'infanterie : au cours du combat du 30 décembre, le lieutenant commandant la compagnie lui ayant donné l'ordre de rester jusqu'à la fin à la garde du poste de commandement, a épousé toutes ses cartouches sur l'ennemi et a exécuté un tir tellement efficace que le lieutenant lui crie : « Bravo, Pontvianne ! » En se repliant dans le boyau, lorsque son officier eut été mortellement blessé, a prévenu les mitrailleurs de l'arrivée des Allemands, et a fait exécuter un tir fauchant qui a arrêté la marche de l'ennemi. Ne s'est retiré qu'après avoir prévenu les téléphonistes et alors qu'il allait être entouré d'ennemis de tous côtés.

Inspecteur des eaux et forêts MANGIN : le 15 septembre, se trouvant momentanément sans emploi par suite de la disparition de son chef de bataillon à qui il était adjoint, s'est placé spontanément sous les ordres du lieutenant commandant un groupe de deux compagnies, a pris le commandement d'une section qu'il a commandée avec la plus grande énergie sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie et a été grièvement blessé.

Capitaine HELLIOT, 12^e d'infanterie : dans la nuit du 30 au 31 décembre, ayant reçu mission d'attaquer sous bois dans un secteur inconnu, s'est porté en avant à 2 h. 30, a progressé en rampant jusqu'à 7 heures. Blessé légèrement en se portant en avant pour observer la position allemande, a continué à exercer son commandement, s'est maintenu trois jours et trois nuits sur les positions acquises et organisées en avant de celles créées par le génie, refusant de céder le moindre espace de terrain. Déjà blessé le 7 novembre et revenu sur le front.

Capitaine TESSIER, 51^e d'infanterie : pendant douze heures consécutives, a résisté avec sa compagnie aux attaques répétées d'un ennemi bien supérieur en nombre. Par sa ténacité et par les judicieuses dispositions prises, a su maintenir sa compagnie sur place, bien qu'elle ait été grandement réduite.

Sergeant PAILLARD, 12^e d'infanterie : pendant les journées des 5 et 6 janvier, s'est particulièrement distingué comme chef de patrouille, avertissant de l'arrivée de l'ennemi ; maintenant sa demi-section avec le plus grand courage et le plus grand sang-froid, se lancer à la poursuite des fuyards ennemis avec quelques hommes jusqu'au moment où une mitrailleuse l'arrête dans son élan.

Caporal FREVIN, infirmier au 42^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne, dans de nombreuses circonstances du plus grand dévouement pour porter secours aux blessés ; n'a jamais hésité à se porter aux points les plus dangereux ; a été grièvement blessé le 9 janvier en allant, de sa propre initiative, secourir deux soldats du 5^e colonial tombés dans un chemin battu par une mitrailleuse allemande.

tante; a infligé, à diverses reprises, des pertes sérieuses à l'ennemi.

Adjudant ANGELINI, 87^e d'infanterie : n'a cessé de faire preuve, durant le séjour dans les tranchées, des plus grandes qualités de sang-froid et d'esprit d'initiative; a su, par son ascendant, maintenir sa section pendant plusieurs attaques extrêmement violentes et repousser trois assauts successifs, entrepris par un adversaire supérieur en nombre; a infligé à l'ennemi des pertes très sérieuses et s'est emparé d'armes et de matériel; a été blessé mortellement au cours de ces assauts.

Caporal GAILLARD, 87^e d'infanterie : a donné depuis le début de la campagne le plus bel exemple de courage tranquille et résolu. Blessé mortellement le 6 janvier, ne s'est pas déporté jusqu'à sa fin de la plus calme sérenité. Ses derniers mots ont été : « Adieu, ma chère Patrie ! »

Lieutenant DE COURBON-DUMOULIN, 17^e d'artillerie : blessé au cou par un éclat d'obus dans la matinée du 22 août en surveillant le tir de ses pièces, est resté à son poste. Evacué dans la soirée, a rejoint sa batterie au bout de quelques jours ayant dérivé complètement guéri. N'a cessé depuis lors de faire preuve de la plus grande bravoure. A commandé sa batterie pendant dix jours dans des circonstances difficiles, son capitaine faisant fonctions de chef de groupe.

Maréchaux des logis DEY ET POLLÉT, 17^e d'artillerie : ont fait preuve d'un courage et d'une endurance au-dessus de tout éloge pendant treize jours consécutifs, où ils sont restés comme observateurs d'artillerie dans des tranchées de première ligne attaquées d'une façon incessante et où ils ont même dû faire le coup de feu pour ne pas être enlevés.

Lieutenant PERRIER, état-major d'une division d'infanterie : attaché successivement à l'état-major de deux divisions, a pris part à tous les combats livrés par elles depuis le commencement de la campagne et s'y est constamment fait remarquer par son courage et son activité; a, depuis quatre mois, fait presque chaque jour des reconnaissances dans les tranchées de première ligne, et s'est encore distingué le 5 janvier en accompagnant les troupes et en contribuant à lancer une attaque sur les tranchées ennemis, situées à 50 mètres des nôtres.

Sergent BROQUET, 91^e d'infanterie : chef d'une section chargée d'exécuter une contre-attaque, s'est élancé bravement à la tête de ses hommes qu'il a entraînés à l'assaut dans un élan superbe; est tombé glorieusement au moment où il parvenait à la tranchée allemande.

Soldat COTELAT, 91^e d'infanterie : a fait preuve depuis le début de la campagne de la plus grande bravoure. Toujours le premier à se présenter pour les travaux difficiles ou pour les postes périlleux. A été tué en l'attendant, à quelques mètres de l'ennemi, un pétard de dynamite.

Briancardier DAIN, 91^e d'infanterie : a fait preuve, en toutes circonstances, du plus beau courage et d'un dévouement à toute épreuve. A été blessé grièvement en allant chercher volontairement un blessé dans un endroit exposé.

Capitaine SPACENSKY, 147^e d'infanterie : occupant avec sa compagnie une position extrêmement délicate, a été attaqué le 5 janvier par un bataillon tout entier. A résisté heureusement à trois attaques successives, faisant subir à l'ennemi des pertes considérables et prenant de sa propre initiative les mesures les plus judicieuses pour arrêter l'ennemi.

Lieutenant PEQUIN, 147^e d'infanterie : a maintenu pendant plusieurs jours sa compagnie sous un feu intense et continu à quelques mètres des tranchées allemandes; viollement pressé par l'ennemi qui avait pénétré dans la tranchée voisine, s'est tenu sans cesse au premier rang, et a été blessé par l'éclatement prémature d'un pétard qu'il lâchait lui-même pour arrêter la progression de l'ennemi.

Lieutenant de réserve RÉGNIÉ, 147^e d'infanterie : a commandé sa compagnie du 12 octobre au 31 décembre avec une autorité et une énergie remarquables; l'a maintenue pendant huit jours sous un feu violent et continu, à quelques mètres des tranchées ennemis. A été mortellement frappé, le 31 décembre, en entraînant une partie de sa troupe à l'attaque pour reprendre des tran-

ches voisines dans lesquelles l'ennemi avait pris pied.

Sous-lieutenant HUGUENET, 147^e d'infanterie : a défendu pendant trois jours et trois nuits des tranchées attaquées avec acharnement par un ennemi nombreux. A communiqué à tous les siens l'ardeur dont il est animé.

Sous-lieutenant MONCHY, 147^e d'infanterie : son commandant de compagnie venant d'être blessé, a pris le commandement dans un moment particulièrement critique, alors que l'ennemi avait fait irruption dans les tranchées. A, par son énergie et son exemple, contribué à arrêter l'ennemi dans sa progression, se maintenant sans cesse au premier rang. Blessé assez grièvement.

Sergent-major COCHIN, 147^e d'infanterie : s'est emparé avec sa section d'une tranchée occupée par l'ennemi et s'y est maintenu, malgré les attaques réitérées de ses adversaires.

Sergent DUPIN, 147^e d'infanterie : a, malgré un feu violent de l'adversaire, sauté, à la tête de sa section, dans une tranchée ennemie, s'y est installé et a résisté victorieusement à tous les retours offensifs dirigés contre lui avec une extrême violence.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de commandeur.

Sous-lieutenant L'HOTTE, 31^e dragons : étant en patrouille les 9 et 10 septembre, a bousculé deux patrouilles de uhlans, fait quatre prisonniers et tué de sa main deux cavaliers ennemis. Le 25 janvier, a fait deux reconnaissances très audacieuses au delà des avant-postes, est parvenu sous un feu violent à s'approcher à 200 mètres d'une tranchée ennemie, est resté là dix minutes en observation, dans une situation très critique, recueillant ainsi des renseignements précieux, a été blessé légèrement au front et a mis hors de combat deux soldats ennemis.

Lieutenant LIEBREY, 7^e tirailleurs algériens : vigoureux officier, a pris part à tous les combats depuis le 27 août et y a fait preuve des plus solides qualités d'énergie, de courage et d'entrain. Blessé le 5 novembre, a repris sa place dans le rang à peine guéri. Grièvement blessé le 28 janvier, en entraînant sa compagnie à l'attaque des tranchées allemandes.

Lieutenant de réserve COCHOT, 7^e tirailleurs algériens : excellent officier de réserve, plein d'entrain et d'énergie. A pris part depuis le 23 août, à tous les combats. Blessé le 6 septembre, a repris sa place au corps à peine guéri. Grièvement blessé au combat du 28 janvier, en repoussant avec le plus grand courage une contre-attaque allemande.

Capitaine de cavalerie BOUCHER, aviateur : bien que commandant d'escadrille, a pris part depuis le début de la campagne, à de nombreuses reconnaissances en arrière des lignes ennemis, soit comme passager observateur, soit comme pilote dans des conditions souvent très périlleuses. Donne constamment l'exemple de l'audace et du sang-froid aux jeunes pilotes de son escadrille. S'est particulièrement distingué le 25 décembre, en allant lancer des obus sur des positions ennemis importantes.

Capitaine de réserve GIACCOBI, 369^e rég. d'infanterie : grièvement blessé au combat du 13 décembre en entraînant sa compagnie au feu.

Sous-lieutenant GIRARD, 56^e d'infanterie : brillante conduite au combat du 9 octobre, où il commandait une section de mitrailleuses. Nommé sous-lieutenant à titre temporaire le 15 octobre, a pris le commandement de la section de mitrailleuses du 3^e bataillon. A été grièvement blessé le 24 octobre à son poste de commandement aux avant-postes. A dû subir l'amputation de la jambe gauche.

Sous-lieutenant WUCHER, 56^e d'infanterie : a demandé à prendre le commandement de la fraction qui devait s'élançer sur la tranchée après l'explosion des fourneaux de mine, a fait preuve de la plus grande bravoure en l'entraînant dans les entonnoirs où il a pénétré le premier.

Capitaine VINCENT, 59^e bataillon de chasseurs à pied : dans les journées des 20, 21 et 22 décembre a pris le commandement du

Chef de bataillon BURCKARDT, 3^e zouaves : a été très grièvement blessé au combat du 8 septembre; depuis le commencement de la campagne de France, n'a cessé de faire preuve des plus belles qualités militaires : sang-froid, décision et énergie; est tombé grièvement atteint, donnant l'exemple de la plus belle bravoure à sa troupe en l'entraînant en avant.

Chef de bataillon LIGNY, 7^e tirailleurs : officier de grande valeur, vient de recevoir deux blessures extrêmement graves qui ne lui permettront pas de rester au service. A fait preuve de beaucoup de bravoure depuis son arrivée au front.

Chef de bataillon de LIGNE, 6^e genie : designé pour aller porter le 17 décembre, une charge explosive sous un réseau de fils de fer, à un endroit très difficile à cause de la distance et de l'attention de l'ennemi, a accompli sa mission avec un sang-froid et un courage hors de pair. Poursuivi par une patrouille allemande, blessé, a essayé d'aboutir à tout prix. N'a renoncé à sa mission qu'à bout de forces. Revient au front incomplètement guéri pour reprendre un commandement qu'il exerce depuis le début de la campagne avec une autorité, un courage et un entraînement qui l'ont fait remarquer de tous.

Chef de bataillon DOSSE, état-major d'une armée : officier des plus brillants, plein d'entrain et d'allant. Attaché au 3^e bureau de l'état-major de l'armée s'y est fait hautement apprécier. Se rend fréquemment aux endroits les plus dangereux des tranchées pour renseigner le commandant de l'armée sur la situation des troupes et des travaux. Blessé au cours de l'exécution d'une mission.

Chef de bataillon CARBILLET, 12^e bataillon de chasseurs à pied : s'est toujours brillamment conduit au feu où il a donné en toutes circonstances des preuves d'énergie, de calme et de coup d'œil. Le 2 septembre, a déployé la plus grande énergie sous un bombardement interrompu d'artillerie lourde, de six heures du matin à la nuit.

Lieutenant de GROUCHY, 23^e bataillon de chasseurs : excellent officier, ayant montré depuis le début de la campagne les plus réelles qualités militaires. Blessé grièvement au genou au cours de cette charge à la baïonnette, est parvenu à s'échapper en faisant preuve d'une présence d'esprit et d'une énergie dignes des plus grands élèges.

Chef de bataillon GIRARD, 159^e d'infanterie : inscrit au tableau de concours de 1914. Promu chef de bataillon pour faits de guerre au Maroc. Grièvement blessé au combat du 19 août. Lieutenant JOLLET, 3^e bataillon de chasseurs à pied : très grièvement blessé en défendant, le 26 août, une position fortement attaquée. Ne s'est laissé emmener vers l'arrière qu'après avoir donné des instructions au grade qui le remplaçait dans le commandement de la compagnie.

Chef de bataillon BALBACHEWSKY, de l'armée russe, stagiaire au 14^e hussards : s'est toujours fait remarquer par une très grande bravoure au feu; a demandé et obtenu de participer à des reconnaissances toujours périlleuses et a fait preuve en toutes circonstances d'un courage fait de sang-froid et du désir de fournir au régiment mobilisé l'appoint de la grande expérience qu'il a acquise pendant la guerre russo-japonaise en Mandchourie. Officier très intelligent, très averti et très bien doué; a une très haute idée du devoir militaire et une affection profonde pour l'armée française.

Médecin-major LAPEYRE, chef de l'ambulance n° 4 : bien que désigné par son âge pour un hôpital du territoire, s'est spontanément offert pour partir avec le corps d'armée actif et remplacer à l'improviste un médecin chef d'ambulance qui n'avait pu rejoindre. Rend les plus grands services par son activité, son dévouement et son esprit d'initiative. A opéré avec succès et sauva de nombreux blessés graves.

Médecin-major DROUARD, au rég. de marche de spahis : a fait preuve à maintes reprises des plus belles qualités d'énergie, de dévouement et de sang-froid et notamment les 30 novembre et 6 décembre en soignant des blessés sous le feu de l'ennemi.

Médecin principal PEUGNIEZ, 8^e division territoriale : très vigoureux, actif et énergique; conduit son personnel militairement et y maintient une excellente discipline. Organisateur de grande valeur, a su avec des moyens très réduits et très imprévisibles résoudre de grosses difficultés ambulancières.

Médecin-major DREYFUS, service médical du G. Q. G. : étant médecin du G. Q. G. a bénévolement donné ses soins aux malades et blessés de deux hôpitaux civils où le G. Q. G. a fonctionné, et où son travail fut aussi précurseur que considérable.

Médecin aide-major GUNY, Maroc : blessure de guerre.

Médecins-majors ROUVEIX, 13^e région ; **LE LAN**, Indo-Chine ; **RICHARD**, 5^e rég.

bataillon. A fait preuve des plus belles qualités militaires, de ténacité et de jugement en reprenant et en gardant en dépit de furieuses contre-attaques le terrain conquis.

Chef de bataillon HAMEL, 6^e genie : conduit sa compagnie sous un feu violent d'artillerie jusqu'à la position avancée, qui lui était assignée et la maintenue; a conservé son commandement, quoique blessé et ne l'a quitté qu'après une deuxième blessure très douloureuse.

Chef de bataillon PERENET, 93^e d'infanterie : excellent officier qui a été grièvement blessé le 28 août et dont le bras gauche reste paralysé.

Lieutenant de réserve HAMON, 6^e genie : designé pour aller porter le 17 décembre, une charge explosive sous un réseau de fils de fer, à un endroit très difficile à cause de la distance et de l'attention de l'ennemi, a accompli sa mission avec un sang-froid et un courage hors de pair. Poursuivi par une patrouille allemande, blessé, a essayé d'aboutir à tout prix. N'a renoncé à sa mission qu'à bout de forces. Revient au front incomplètement guéri pour reprendre un commandement qu'il exerce depuis le début de la campagne avec une autorité, un courage et un entraînement qui l'ont fait remarquer de tous.

Chef de bataillon CARBILLET, 12^e bataillon de chasseurs à pied : s'est toujours brillamment conduit au feu où il a donné en toutes circonstances des preuves d'énergie, de calme et de coup d'œil. Le 2 septembre, a déployé la plus grande énergie sous un bombardement interrompu d'artillerie lourde, de six heures du matin à la nuit.

Lieutenant de GROUCHY, 23^e bataillon de chasseurs : brillant officier, plein de courage et d'énergie, blessé déjà deux fois, vient de faire preuve d'un courage remarquable en se faisant jour à travers les Allemands qui avaient envahi sa position. Grièvement blessé au genou au cours de cette charge à la baïonnette, est parvenu à s'échapper en faisant preuve d'une présence d'esprit et d'une énergie dignes des plus grands élèges.

Chef de bataillon BERGEY, groupe de brancardiers d'une division d'infanterie : inscrit au tableau de concours de 1914. Promu chef de bataillon pour faits de guerre au Maroc. Grièvement blessé au combat du 19 août. Lieutenant JOLLET, 3^e bataillon de chasseurs à pied : très grièvement blessé en défendant, le 26 août, une position fortement attaquée. Ne s'est laissé emmener vers l'arrière qu'après avoir donné des instructions au grade qui le remplaçait dans le commandement de la compagnie.

Chef de bataillon BOLLOCH, 7^e d'infanterie : ayant eu le poigné presque entièrement sectionné par un éclat d'obus, a fait preuve de courage et de sang-froid en restant en faction pendant un bombardement violent au cours duquel il reçut une blessure grave qui nécessita l'amputation de la cuisse droite.

Soldat FREDY BEN HADJ HASSEN, 4^e tirailleurs : s'est particulièrement distingué le 22 décembre 1914 en s'efforçant sous un feu violent de faire une brèche dans le réseau ennemi. Blessé grièvement, a subi la résection de l'épaule droite.

Soldat LE GUILLOU, 86^e territorial d'infanterie : fait preuve de courage et de sang-froid en restant en faction pendant un bombardement violent au cours duquel il reçut une blessure grave qui nécessita l'amputation de la cuisse droite.

Soldat PROT, 34^e d'infanterie : très belle conduite au feu pendant toute la campagne. A été gravement blessé le 14 septembre en se portant à l'attaque.

Soldat FERRY, 37^e d'infanterie : très grièvement blessé aux mains par les éclats d'un obus qui venait de défoncer l'abri sous lequel il se trouvait, a voulu dégager son sergent enseveli sous les décombres; voyant ses camarades venir à lui pour le soigner, a dit : « Occupez-vous des autres qui sont dessous ». A eu le courage d'aller lui-même au poste de secours se faire panser. A subi l'amputation de plusieurs doigts.

Sergent JELMINI, 1^e étranger : après avoir travaillé toute la nuit à la réfection d'un abri de mitrailleuses que l'ennemi avait violemment canonné, à 150 mètres des tranchées allemandes, a eu le bras droit emporté par un éclat d'obus.

Soldat SCHRIMPFF, 27^e territorial : à l'attaque de tranchées ennemis, se trouvant avec son adjudant et quelques hommes de sa section et mit brusquement en face d'un groupe d'Allemands dans une tranchée qu'on ne croyait pas occupée par l'ennemi, a fait preuve de sang-froid et de courage et, utilisant sa connaissance de la langue allemande, a parlé avec les adversaires et les a amenés à se rendre prisonniers au nombre de seize.

Soldat HILL, 7^e zouaves de marche : sujet très méritant, blessé le 6 décembre d'un coup de feu au bras droit. Cité à l'ordre du régiment pour être allé en avant de la ligne de feu rechercher son officier blessé et n'avoit consenti à abandonner ses recherches que sur l'affirmation que son officier avoit été relevé. S'est présenté ensuite comme volontaire dans les coups de main tentés sur les tranchées ennemis.

Soldat SOUKUP, 2^e rég. de marche du 1^e étranger : le 3 janvier, alors qu'il travaillait courageusement à l'amélioration d'une tranchée sous le feu de l'ennemi, a été grièvement blessé, ce qui a entraîné l'amputation de bras gauche.

Soldat MOHAMED BEN HADJ HASSIN, 4

entrainer les tirailleurs marocains qui se trouvaient à sa gauche. Blessé le matin d'un coup de baïonnette, a continué le feu jusqu'au soir.

Sergent AHMED BEN ABDALLAH, tireurs marocains : sous-officier marocain de tout premier ordre. Blessé trois fois au service de la France. Donne à ses hommes l'exemple constant de l'entraînement, de la bravoure, de la bonne humeur. S'est particulièrement distingué les 8 et 9 janvier.

Sapeur FRÉLICHER, compagnie 5/13 du génie : faisant partie du détachement du génie en tête d'une colonne d'assaut, s'est précipité sur un abri de mitrailleuses ennemis dont il avait repéré l'emplacement exact, a tué un Allemand qui l'avait mis en joue, jeté dans le crâneau de l'abri une bombe improvisée qui a arrêté immédiatement le feu des mitrailleuses ennemis ; a sauté dans la tranchée et s'est emparé de l'abri de la mitrailleuse, achevant de mettre celle-ci hors d'usage à coups de poche. Se dirigeant ensuite sur un abri où quelques ennemis s'étaient réfugiés, les mit hors de combat en jetant à l'intérieur de l'abri une bombe improvisée. Coopéra ensuite avec le plus grand sang-froid à la défense et à l'organisation de la position conquise.

Clairon DORNE, 73^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage, dans le combat du 31 décembre, notamment, a rallié quelques camarades permettant ainsi à son capitaine de dégager sa compagnie vivement pressée par des forces supérieures, ce qui a rétabli le combat.

Méchâl des logis MERLIN, 1^{er} d'artillerie de montagne : servant, le 8 janvier, un canon de montagne et celui-ci étant menacé par l'approche de l'infanterie allemande, l'a fait emporter à bras et, chargeant lui-même sur ses épaules le châssis-frein du poids de 105 kilos, l'a emporté à petits pas sous une grêle de balles dont quelques-unes vinrent frapper la pièce de matériel qu'il portait. Avait déjà montré son courage et sa force, le 30 octobre, en allant chercher à 50 mètres en avant de la tranchée de première ligne un canonnier blessé qu'il rapporta sur ses épaules.

Tançour BOUILLON, 347^e d'infanterie : au cours d'un combat très vif sur les tranchées ennemis, a chargé sur ses épaules, sous un feu très violent, son lieutenant grièvement blessé, pour le mettre à l'abri. A été lui-même grièvement blessé pendant le transport.

Méchâl des logis CEYMAL, 39^e d'artillerie : a donné, depuis le début de la campagne, les preuves les plus remarquables de courage et de sang-froid, en particulier en montrant un complet mépris du danger dans la conduite, sous un feu violent, des équipes téléphoniques. A eu les deux bras enlevés par un obus en commandant sa pièce au courant d'un tir, le 15 janvier.

Adjudant de réserve LOHIER, 136^e d'infanterie : sous-officier modèle, s'est constamment distingué, depuis le début de la campagne, à toujours rempli de façon admirable les missions qui lui étaient confiées. Ayant reçu, le 16 janvier, l'ordre de réoccuper un entonnoir, a pris la tête de ses hommes et en a chassé l'ennemi.

Sergent LEMAZURIER, 136^e d'infanterie : malgré un bombardement d'une grande intensité, est resté au poste avancé qu'il occupait jusqu'au moment où les Allemands passant par une brèche en arrière, lui ont coupé la retraite. A réussi à dégager sa section, par un cheminement défilé, est allé la reformer en arrière à 25 mètres derrière un mur et a tenu pendant 1 h. 1/2, s'est ensuite porté vivement en avant et a brillamment repris les positions perdues.

Sergent BRICQ, 136^e d'infanterie : a repris à la baïonnette une maison occupée par les Allemands, entraînant par sa bravoure et son exemple personnels tous les hommes de sa section. A été blessé de deux balles.

Sergent-major COMBET, 3^e zouaves de marche : au cours des opérations effectuées dans la journée du 15 janvier, est resté pendant plusieurs heures sous le feu intense de l'ennemi. Malgré une brûlure légère aux deux yeux et des contusions multiples sur tout le corps, a conservé avec énergie le commandement de sa section. A sauté, revolver au poing, dans une sape allemande où il a fait treize prisonniers dont un sous-officier. A continué à faire progresser sa section jusqu'à ce qu'il ait été relevé.

Soldat DAUBERT, 7^e zouaves de marche : marchant en tête de sa section, armé de pétards, a contribué largement à la marche en avant. A mis hors de combat cinq Allemands. Sa provision de pétards étant épuisée, a continué à attaquer avec des pétards pris à l'ennemi et à forcé ce dernier à reculer.

Sergent-major VALENTIN, 3^e bataillon de chasseurs à pied : depuis le début de la campagne, a fait preuve d'un entraînement et d'une bravoure exceptionnelles. Le 14 janvier, conduisant une section de volontaires, a exécuté brillamment une attaque de flanc qui a permis la prise de deux lignes de tranchées allemandes.

Soldat DUREGNE, téléphoniste au 88^e d'infanterie : se distinguant parmi les plus exemplaires de ses camarades et se présentant toujours pour occuper les postes les plus périlleux. Désigné pour assurer le service en première ligne dans un secteur particulièrement exposé au tir de l'artillerie ennemie, s'est multiplié pendant deux jours pour maintenir les communications fréquemment interrompues par les projectiles ennemis. Le 16 janvier, au matin, et alors qu'il était ainsi à découvert, réparant la ligne qui venait d'être coupée, a eu la jambe gauche emportée par un obus (ablation complète du membre). Soldat d'élite ayant fait preuve, depuis le commencement de la campagne, d'une abnégation, d'un dévouement et d'un courage dignes de tous les éloges.

Soldat MEUDEC, 347^e d'infanterie : a été blessé grièvement dans la nuit du 7 au 8 janvier en se portant en avant avec sa section. A été amputé de la cuisse gauche.

Soldat SOURDIN, 24^e d'infanterie : blessé dans les tranchées, a toujours fait preuve de courage. En a montré particulièrement en supportant sans se plaindre les douleurs causées par sa blessure. Amputé de la jambe droite.

Soldat RENARD, 24^e d'infanterie : blessé dans les tranchées. Très brave en toutes circonstances, a donné un bel exemple de courage en criant : « Vive la France ! » au lieu de se plaindre quand il a reçu sa blessure. Amputé de la cuisse droite.

Caporal CHESSE, 24^e d'infanterie : blessé une première fois le 29 septembre, est revenu au corps et a de nouveau été blessé grièvement le 29 décembre dans les tranchées. Atteint par une bombe dont les éclats lui avaient brisé les deux jambes et un bras, et voyant un nouveau projectile tomber près de lui sans éclater, a crié aux camarades qui voulaient le secourir : « Encore une, laissez-moi, ne vous exposez pas pour moi. » Transporté au poste de secours où se trouvaient plusieurs blessés, a fait preuve du plus grand courage, en disant : « Soignez les autres, je passerai après. »

Sergent MAECK, 2^e de marche du 1^{er} étranger : le 26 décembre, n'a pas hésité sous le feu des mitrailleuses, à se porter au secours d'un des hommes blessé qu'il a rapporté sur son dos dans la tranchée. A été grièvement blessé le 29 décembre.

Soldat LOTTIN, 32^e d'infanterie : très bon soldat ayant donné toute satisfaction depuis son arrivée au corps, le 28 octobre, avec un détachement de renforcement du 14^e régiment territorial. A été blessé le 30 décembre par un éclat d'obus.

Méchâl des logis BUZON, 1^{er} chasseurs d'Afrique : arrivé à moins de 10 mètres des tranchées ennemis dont il avait été chargé de reconnaître l'emplacement a été sommé par l'ennemi de jeter ses armes et de se rendre, a refusé, a été très grièvement blessé à la cuisse et à la jambe (fémur et tibia fracturés) et s'est entraîné en arrière pour rendre compte. A été amputé.

Sergent PUEL, 281^e d'infanterie : a fait preuve depuis le commencement de la campagne de bravoure et d'une grande énergie dans le commandement de sa section. A été blessé très grièvement à la tête, le 22 septembre et transporté par des habitants dans un village qui fut ensuite réoccupé par l'ennemi ; y a été retrouvé deux jours après par nos troupes le pied mutilé par un éclat d'obus.

Sergent CHAUSSIVERT, 10^e bataillon de chasseurs : pendant la nuit du 24 au 25 décembre, a été attaqué dans sa tranchée par des Allemands jetant des bombes ; a su par son sang-froid maintenir un ordre parfait dans sa section à repoussé l'ennemi en lui infligeant des pertes. Un modeste dont la conduite depuis le début de la campagne a

été au-dessus de tout éloge et a forcé l'admiration de ses supérieurs et de ses subordonnés.

Méchâl des logis MICHELET, 1^{er} cuirassiers : le 1^{er} septembre, faisant partie d'un peloton de découverte, a montré un sang-froid et un calme remarquables, s'est approché, dans le brouillard, à 80 mètres d'une colonne ennemie. Une heure plus tard, après la charge du peloton contre un escadron allemand, son cheval s'étant abattu sur lui, reçut deux balles dans le bras, réussit à se dégager et put rejoindre, huit jours après, en traversant les lignes ennemis.

Brigadier BONCHY, 30^e dragons : a été très grièvement blessé, le 18 décembre, dans l'accomplissement d'une mission périlleuse.

Conducteur GAUBERT, 16^e escadron du train : atteint par des éclats d'obus en allant relever des blessés, a tenu à ne pas interrompre son service. A toujours, depuis le début de la campagne, montré le plus vif entraînement et le plus grand dévouement dans ses missions souvent périlleuses.

Sergent GARNIER, 22^e d'infanterie : le 1^{er} janvier, ayant eu la cuisse fracturée par un éclat d'obus, est resté dans les tranchées attaquées par l'ennemi, a continué pendant deux heures à commander le feu et à assurer le réapprovisionnement en munitions de sa demi-section, n'a consenti à se laisser panser et à se faire transporter au poste de secours que lorsque le feu eut cessé.

Sergent M'ALGLOIRE, 16^e section d'infirmiers, groupe de brancardiers d'une division : cité déjà à l'ordre du jour de la division pour son zèle, son courage et son dévouement inlassable depuis le début de la campagne. S'est fait remarquer en de nombreuses circonstances. Vient encore de forcer l'attention par sa conduite admirable au cours de plusieurs journées de combat, ne cessant, malgré son état de santé, de marcher jour et nuit à la tête des équipes de brancardiers.

Sergent GAYET, 59^e d'infanterie : a deux reprises différentes, le 13 et le 14 janvier, a fait en avant des tranchées conquises à l'ennemi une reconnaissance périlleuse pour aller chercher un renseignement important sur la position occupée par les tranchées ennemis. A conduit sa reconnaissance avec beaucoup d'intelligence et de sang-froid, n'a pas craint de s'avancer jusqu'à quelques mètres des tranchées ennemis malgré le feu de l'adversaire et a pu ainsi rapporter le renseignement qui lui était demandé.

Sergents MASSANS et FRANCO, 88^e d'infanterie : ont fait preuve du plus brillant courage et d'un entraînement remarquable, s'élançant à la tête de leurs hommes et bravant fusillade et mitraille. Ont été grièvement blessés.

Canonnier PERIE, 57^e d'artillerie : le 30 décembre, blessé à la face et brûlé au visage par suite d'un accident de tir survenu au canon dont il était le pointeur, a voulu, après pansement, retourner à son canon pour le revoir et le servir, témoignant ainsi de son attachement à sa pièce et de sa résolution de combattre jusqu'au bout de ses forces.

Adjudant FATOUX, 127^e d'infanterie : ayant reçu l'ordre de s'établir à proximité de l'ennemi pendant la nuit du 8 au 9 janvier, s'est, après une reconnaissance dangereuse, acquitté de sa mission d'une façon parfaite. A su, par des habiles dispositions, éviter des pertes. A conduit sa section à la contre-attaque avec le calme, le sang-froid et une énergie dont il ne s'est jamais départi depuis le début de la campagne.

Sergent BAL, 127^e d'infanterie : s'est élançé à l'attaque d'un fortin en entraînant brillamment ses hommes ; son chef de section étant tombé à pris le commandement, s'imposant à tous par son grand calme et son sang-froid. Pendant l'attaque de nuit n'a cessé d'encourager ses hommes en prêchant d'exemple et à leur tête a, par un corps à corps furieux, repoussé l'ennemi.

Cavalier MASSON, 5^e hussards : sous un bombardement d'artillerie lourde qui bouleversait un abri occupé par ses camarades, s'est porté à leur secours. Blessé lui-même, a dû être amputé du bras gauche et n'a cessé de se faire remarquer par son courage et son regret de ne plus servir.

Le Gérant: G. CALMÈS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.